

MIEKO KAWAKAMI

Seins et
Œufs

roman traduit du japonais
par Patrick Honnoré



ACTES-SUD

MIEKO KAWAKAMI

SEINS ET ŒUFS

roman traduit du japonais par Patrick Honoré

ACTES SUD

Titre original :
Chichi to ran

Éditeur original :
Bungeishunju Ltd.

© Mieko Kawakami, 2008 French translation rights arranged with Mieko Kawakami/Bungeishunju Ltd., through le Bureau des Copyrights français, Tokyo.

© ACTES SUD, 2012 pour la traduction française
ISBN 978-2-330-00240-4

On appelle ça un ovule, mais le vrai mot c'est ovocyte. Alors pourquoi est-ce qu'on dit ovule ? Pour faire la paire avec spermatozoïde. Qui dit spermatozoïde dit ovule. Avant, j'allais à la bibliothèque de l'école, mais pour emprunter des livres c'est compliqué, et puis il n'y en a pas beaucoup, c'est tout serré, c'est sombre, et dès que quelqu'un arrive il regarde pour savoir ce que tu lis, c'est répugnant. Alors maintenant je vais à la vraie bibliothèque avant de rentrer à la maison. Au moins je peux utiliser les ordi autant que je veux. Et puis j'en ai marre de l'école. C'est nul. Oui, je sais, c'est nul de dire que c'est nul, parce que l'école, c'est juste un mauvais moment à passer, alors que la maison c'est pas pareil. J'ai du mal à penser aux deux en même temps. Mais avec du papier et un stylo, je peux écrire ce que je veux où je veux, ça ne coûte rien, c'est chouette. Ce qui s'appelle mettre ses idées sur le papier. Par exemple on peut dire détester, ou être dégoûtée de. Mais je trouve que c'est répugnant, ça donne mieux l'idée. Alors je m'entraîne à écrire le mot. Répugnant. Répugnant.

Midoriko

Puisqu'elles arrivaient d'Osaka, je ne pouvais pas les manquer : le quai, dans cette configuration, il n'y en a qu'un, et j'avais entré l'heure à l'avance sur mon portable. En un clic c'était en mémoire, de ce côté-là j'étais tranquille. En passant devant l'in vraisemblable quantité de piliers enrobés d'affiches sur papier pelliculé, je suis quand même restée plutôt perplexe devant le motif imprimé sur le kimono de la vieille actrice, genre lapin couché ou gâteau de riz pilé. Comme motif de pub... Coup d'œil sur le panneau électronique pour vérifier, je prends l'escalier – et ça rate pas : je me surprends en train de compter les marches. Sur le quai, le déluge sonore que vomit le Shinkansen

manque me faire chanceler. Mais heureusement je les ai aperçues tout de suite.

Je ne pouvais effectivement pas les manquer, vautrées sur le banc malgré la foule des usagers qui les frôlaient de partout, même pas assises sur leurs fesses, sur leurs reins, plutôt. Y a pas à dire le manque d'énergie qu'elles dégageaient faisait contraste avec tout ce qui les entourait, et quand j'ai accouru vers elles en leur lançant un bonjour, j'ai immédiatement remarqué le malaise auquel je m'attendais entre les deux. Elles m'ont reconnue, elles ont levé les yeux, se sont mises debout et se sont étirées.

Midoriko a grandi depuis tout ce temps, et tout en minceur. Pas la moindre trace de viande sur les mollets, aucune rondeur là où il faut, on dirait un flamant rose ! Je n'en ai jamais vu, mais bon. Avec des jambes d'une longueur ! On dirait qu'elles lui ont poussé directement du ventre à travers les boyaux. Alors pour lui dire un mot de bienvenue sans faire trop guindée, j'ai improvisé :

— Eh bien dis donc, c'est tes jambes, ça ? Elles vont jusqu'où ?

J'ai voulu lui tapoter les hanches pour tâter, elle s'est rétractée sans un mot. Cela dit, ce qui m'a étonnée, ce qui m'a cloué le bec pendant une seconde en tout cas, ce n'est pas tant l'absence de formes de Midoriko que de celles de Makiko. Parce que question charmes je n'irais pas jusqu'à dire que Makiko ait jamais été du genre glamour pulpeuse, mais l'impression que j'en gardais, de figure comme du reste, c'était quand même plutôt du plein, du rond, disons, et pas cette chose ratatinée. Le brun-rouge lavasse et sans âme de ses cheveux mi-longs par exemple, comme si toute sa vitalité lui avait goutté par les pointes. Il y avait de la faute aux produits de permanente et de coloration, sans doute, mais quand même. Fagotée dans un haut de survêt gris à capuche encombré de mots en anglais et effets de relief, un jeans cartonneux et des sandales genre mules, et avec ça un rouge à lèvres voyant et baveux, un fond de teint bon marché mais surtout d'une nuance sans rapport avec sa peau, tartiné n'importe comment jusqu'à s'accumuler dans les rides, avec la limite bien visible à hauteur du cou... Alors quand j'ai vu ma Makiko comme en train de flotter, lugubre, au milieu des innombrables visages qui défilaient sans

discontinuer sur ce quai de gare, je l'ai trouvée tellement incongrue qu'au lieu de lui lancer, avec un coup de coude comme j'aurais fait avant : « Toi, tu as encore eu la main lourde ! » j'ai été prise de court et tout ce que j'ai pu dire, avec un sourire, en lui prenant son sac de voyage des mains, c'est :

— Laisse, je vais le porter.

Makiko, c'est ma sœur aînée. Midoriko est sa fille, autrement dit ma nièce. Moi – sa tante, eh oui – je suis célibataire. De son côté Makiko est séparée d'avec le père de Midoriko depuis au moins dix ans. Autrement dit, depuis qu'elle a l'âge de se rappeler, Midoriko n'a jamais vécu avec son père, et comme je ne crois pas avoir entendu dire que sa mère le lui ait présenté, elle ne doit pas le connaître. Ce qui n'a pas grande importance, mais bon, c'est pour ça que jusqu'à maintenant nous avons toutes les trois le même nom de famille. En temps normal la mère et la fille habitent à Osaka, mais cet été, à la demande de Makiko, elles sont venues passer trois jours chez moi à Tokyo, dans mon appartement.

Makiko m'avait téléphoné un mois plus tôt à propos de son projet de monter à Tokyo.

— Je vais me faire refaire la poitrine.

Après ça, je m'attendais à quelque chose comme : « Qu'est-ce que tu en penses ? » C'est tout de même bien pour ça qu'elle m'appelait en longue distance au milieu de la nuit après son travail, non ? Eh bien, du début jusqu'à la fin, elle n'a pas trouvé le courage de me demander mon avis. Elle passait de « Je le fais si je veux » à « Moi ? Vraiment ? Je peux ? » et retour, avec une telle frénésie que j'avais l'impression que le temps ne devait pas s'écouler à la même vitesse ici et là-bas.

Ce n'est pas que Makiko ait toujours été de caractère maussade. Mais elle n'a jamais été une grande bavarde non plus. Déjà quand elle était petite elle était plutôt, disons, sur la réserve. Je me souviens que notre mère avait été convoquée à l'école par son professeur principal. « Peu sociable... » Elle n'avait pas beaucoup d'amies, mais il faut

avouer que de ce point de vue j'étais pareille, alors finalement on se retrouvait toujours ensemble. Elle me prenait sur son porte-bagages et elle pédalait. Qu'est-ce qu'on a pu faire comme tours du quartier ! Chaque fois que je repense à cette époque je revois Makiko en train de se ronger furieusement les ongles. Elle continuait jusqu'au sang, même quand il n'y avait plus rien à ronger. Avait-elle gardé cette manie ? Voilà ce que je me demandais au bout du fil. Si bien que tout en lui entendant répéter « augmentation mammaire », « augmentation mammaire », « grosse poitrine », plus ça allait et moins je comprenais ce dont il s'agissait, et pourtant ce n'était pas faute d'essayer de me concentrer. Mais de qui parle-t-elle, enfin ? Les sons tournaient dans ma tête, je perdais la conscience d'être en train de parler à ma sœur et ça me donnait mauvaise conscience.

Ces coups de fil nocturnes plusieurs jours de suite commençaient à me rendre folle. Jamais elle n'avait fait cela avant. Quatre nuits de suite pour parler pendant une heure uniquement de mammoplastie, de techniques diverses et variées d'augmentation mammaire, et que sa décision était prise... Enfin, qu'elle ne pensait qu'à ça, disons. Quand, entre deux tirades, comme par hasard :

— ... Depuis un bout de temps ça ne marche pas très bien avec Midoriko.

J'étais déjà plus ou moins au courant, et la question me préoccupait suffisamment pour me dire que c'était plutôt de cela que nous devions parler. Mais elle me bombardait tellement de son histoire d'augmentation mammaire, même pour ne rien dire, que je n'avais trouvé aucune prise pour arrêter son char, me bornant à marquer le rythme de sons inarticulés. Et voilà que mettant soudain Midoriko sur le tapis sous un prétexte quelconque, comme si depuis tout à l'heure elle ne faisait que tourner autour du pot, en changeant de ton :

— Bah, Midori, ça va...

Et tout de suite après :

— Mais tu sais quoi ? Maintenant, on correspond. On s'écrit, figure-toi, on s'écrit !

— On s'écrit ? Ça veut dire quoi, ça ?

— Moi je parle, bien sûr... Moi je parle, et Midori, elle m'écrit, tu te rends compte ? Elle ne parle pas. Elle ne parle plus. Ça fait bientôt six mois.

Et puis :

— Six mois, c'est trop long, tu penses ?

Puis :

— C'est long, non ?

Puis :

— C'est un peu long, évidemment...

Puis :

— Non mais attends, bien sûr moi aussi je lui ai demandé pourquoi, au début, tu penses bien. Mais rien du tout ! Tu imagines ? Je lui ai demandé si c'était à cause de moi, si je lui avais fait quelque chose. Mais elle n'a pas répondu. Elle ne parle plus, d'abord. Mais ce n'est pas qu'elle est fâchée, non non non. Je suis embêtée, tu comprends. Je suis bien embêtée, c'est vrai. Mais je me dis que c'est l'âge. Ça arrive à cet âge-là.

Dans la classe, la plupart ont déjà eu leurs premières marées, et aujourd'hui je me suis demandé pourquoi on appelait ça premières marées. « Premières », je comprends, mais pourquoi « marées » ? Alors j'ai cherché, mais la seule chose que j'ai trouvée, c'était : « Premières marées : premières règles ». Franchement abusé. Alors j'ai cherché à « marée », et là c'était expliqué que les masses fluides marines se déplacent en fonction de l'attraction de la Lune et du Soleil, bref, montent et descendent, quoi. D'où « onde » et « par analogie période ». Là où je n'ai pas compris, c'est que ça veut aussi dire « charme ». Alors j'ai cherché à « charme ». Là aussi, il y avait plein de sens différents, mais du premier coup j'ai repéré que « faire du charme » peut vouloir dire « attirer l'attention d'un client », ou « faire sentir l'intérêt d'une chose ». Quel rapport avec les premières marées et du sang qui commence à vous couler entre les jambes, là je dois dire que je pige pas. Ça m'a énervée.

Makiko a trente-neuf ans, quarante à la fin de l'année. Elle est actuellement hôtesse dans un bar. Si je dis ça, on va croire qu'on a tout compris, mais d'abord des hôtesse il y en a de toutes sortes. En fonction du quartier, on peut deviner le salaire, le type de clientèle, le type de service. Bien sûr, à Osaka, il y a des quartiers de bars où on boit comme à l'abattoir, mais celui où travaille Makiko, c'est dans le quartier de Kyôbashi. C'est très local, disons, pas du tout le genre d'endroit où on va pour trouver quelque chose de classieux. C'est rempli de *nomiya* ^[1] où on consomme debout et de *game centers* aux couleurs fanées, où contre une librairie indépendante dont la bicoque penche d'un côté on trouve un restaurant de viande grillée long et étroit comme un couloir, lui-même accolé à un club de rencontres clinquant à piquer les yeux ; ensuite on a un restaurant de fugu ^[2], sauf que dès la première bouchée tu peux être sûre que celui-là n'a jamais vu de vrai fugu de sa vie ni de près ni de loin, le fond sonore est gracieusement offert par le pachinko d'à côté, il y a des loupiotes qui clignent, un café très, mais alors très sombre avec des tables de mah-jong intégrées, un graveur de sceaux où personne n'a jamais vu le moindre employé ni le moindre client, et cetera et cetera ; on entend des hurlements de disputes, des rires, il y a des montagnes de bouteilles de bière cassées sur le côté de la rue, c'est un capharnaüm indescriptible. Mais faut pas croire, en fait c'est un endroit de profonde humanité, pas prétentieux, où le petit commerce est surtout... petit. Bien entendu, le moindre boui-boui a son karaoké, la moindre bicoque secoue tellement sous le coup du vibrato à écho qu'on la dirait prête à vomir son contenu. Des matrones, la soixantaine bien sonnée, hêlent le client : « Venez venez ! On danse on boit à volonté pour deux mille yens ! » bref, toute une atmosphère, mais là où travaille Makiko, non, c'est juste un snack-bar.

C'est un comptoir avec quelques tabourets et un certain nombre d'espaces clos de divans qu'on appelle les « cabines ». Quand il y a quinze personnes c'est pour ainsi dire plein et même en assurant avec

les alcools les plus luxe pendant toute la soirée c'est le bout du monde pour arriver à tirer dix mille yens par tête de pipe. Alors pour forcer la note il faut que les hôtes aussi consomment, qu'elles engloutissent à en avoir le ventre qui fait des bruits de vagues, et comme on ne peut pas passer la soirée seulement à boire elles commandent des knacks poêlés, des omelettes, des sardines à l'huile, n'importe quel truc dont on ne saurait dire si c'est pour se sustenter ou pour grignoter. L'écho à fond les boutons on enchaîne les chansons, à cent yens l'une ça finira bien par faire un billet de mille en plus, mais pour ça il faut quand même en chanter un paquet, et encore. Finalement on arrive à grand-peine à faire un ticket à cinq mille yens. D'autant plus qu'il y a ceux qui prennent la formule boisson à volonté et occupent une chaise jusqu'à la fermeture. Il faut aussi tenir compagnie aux habitués, parce que c'est une boîte qui marche pas mal, quand même. La plupart des clients sont des familiers du lieu, on ne peut pas trop les bousculer. On ne ferme pas tant que le dernier client n'est pas parti, par exemple. Le client est roi, c'est le grand principe, c'est comme ça où elle travaille Makiko.

Pour joindre les deux bouts, bien sûr elle a l'allocation aux familles monoparentales, mais bon, c'est pas avec deux gouttes d'eau qu'on refroidit une pierre qui a été au feu comme on dit, alors juste après son divorce elle a travaillé dans un supermarché, à mi-temps dans une usine, comme caissière-empaqueteuse, et a fait un tas d'autres petits boulots. Mais ça ne suffisait pas pour vivre et élever sa fille, alors elle est devenue hôtesse. Pour elle qui est plutôt timide et effacée, faire la conversation avec les clients dans un bar n'a pas dû être facile. Mais après être passée de bar en bar, ma foi, ça fait trois ans qu'elle n'a plus bougé. À part la patronne, une *mama* classique dans la cinquantaine, il y a deux filles d'une vingtaine d'années. Pas particulièrement des beautés ni des lumières ces deux-là, et il leur arrive un peu trop souvent de ne pas venir sans même passer un coup de fil. Sans compter qu'elles ne se foment pas au service du client, toujours à regarder leur montre et à ne parler que d'elles. À vrai dire on les garde juste parce que ce serait plus embêtant qu'autre chose qu'elles s'en aillent... « Faut supporter », c'est le mot de la *mama* ça, mais tout de

même. Il faut dire que Makiko non plus n'est pas un parangon de beauté ni une virtuose de la conversation. Ce n'est pas vraiment comme si le succès de la boutique reposait sur elle, ce serait plutôt qu'on la garde par bonté, disons. Alors petit à petit, on lui a demandé des choses qui dépassaient le cadre de ce pour quoi elle avait été engagée. Par exemple venir un peu plus tôt les jours de livraison pour réceptionner les fûts de bière, sortir l'enseigne lumineuse à l'ouverture et brancher la rallonge, réchauffer les snacks, laver les assiettes quand tous les clients sont partis aussi. Tout ça est devenu de son ressort, et finalement c'est elle aussi qui sort les poubelles et qui fait les achats. Bref, la femme à tout faire du bar. Et comme elle est toujours payée à l'heure, même en travaillant six jours sur sept, je ne sais pas combien elle arrive à gagner par mois, mais à vue de nez, admettons qu'elle ne manque pas un seul jour, ça doit faire au mieux dans les deux cent cinquante mille yens, j'imagine. Pour l'instant elle est en bonne santé, il n'y a aucune raison qu'il lui arrive un problème soudain ni à elle ni à sa fille. Sans doute. Mais quoi qu'il en soit ce n'est certainement pas avec ça qu'elle est à l'abri du besoin pour plus tard, surtout qu'elle arrive à la quarantaine cette année. Et puis on ne sait jamais, ça veut dire laisser tous les soirs Midoriko livrée à elle-même, hein... Moi je ne sais pas mais quand même. Bah, enfin, tout cela ne date pas d'hier, et de nos jours on entend des histoires de mères célibataires plus dramatiques que ça. D'ailleurs Makiko a des amis de longue date qui habitent près de chez elle et qui accourraient au cas où il arriverait quelque chose à sa fille et qui la soutiendraient au besoin, c'est quand même rassurant. Mais tout de même, laisser Midoriko livrée à elle-même, comme ça, ce n'est pas bon. Pas bon du tout. Je pense que Makiko en est consciente, et puis je suis mal placée pour la prendre de haut et me faire du souci à son sujet. Parce que qu'est-ce que je peux faire concrètement pour l'aider, hein ? Rien, alors je ferme ma bouche. N'empêche, quand de temps à autre je me prends à imaginer leur situation à toutes les deux, ça me file le bourdon. Je serais plus tranquille si ma sœur avait un vrai travail dans un vrai bureau, c'est sûr, mais la vérité c'est que je ne peux même pas le lui dire. Parce que d'un autre côté je sais. Je sais tout le reste, oui, et plus j'y pense, plus toute cette pesanteur, cet ennui, une mère seule avec sa fille, à Osaka,

rien que ces mots, rien que ces sons, ces images, toutes ces ténèbres mornes que je sens en permanence derrière mon dos, toutes ces choses pénibles qui se ramènent et ne se laissent pas chasser d'un revers de manche, toutes ces pensées moites qui viennent peser sur ma poitrine et sur mes yeux...

Kuniko était tout excitée parce qu'elle s'était rendu compte qu'elle mettait ses serviettes hygiéniques à l'envers. Non, pas si excitée que ça, en fait. Si j'ai bien compris, elle croyait qu'il fallait mettre le côté collant vers soi. C'est pour ça que ça n'absorbait pas beaucoup, on dirait. Le mal pour la décoller, j'imagine ! En tout cas si on peut se tromper, c'est que ce n'est pas simple. Elle m'a dit : « Des serviettes hygiéniques, je peux t'en montrer j'en ai plein chez moi. » Alors tout à l'heure en rentrant de l'école, je suis passée chez elle, et dans ses toilettes, c'est vrai, il y avait une quantité de serviettes hygiéniques dans des paquets géants comme les paquets de couches-culottes modèle éco. Comme il n'y en a pas chez nous, on va dire histoire de faire mon apprentissage même si je trouvais ça un peu répugnant, j'ai grimpé sur la cuvette des toilettes pour voir de plus près. Il y en avait plein de toutes les sortes, avec des autocollants « Discount » partout. Trop abusé des soldes ! Les règles arrivent parce que l'ovule n'a pas été fécondé et qu'il est expulsé avec le sang et l'espèce de petit coussin qui était prêt à l'accueillir pour son développement. On en avait déjà discuté avec Kuniko, on s'était dit : ça veut dire que l'œuf non fécondé est mélangé dans le sang... Eh bien, le mois dernier, Kuniko, elle a déchiqueté sa serviette hygiénique pour voir. J'étais super-choquée et ça me répugnait quand même un peu. Mais Kuniko, pas gênée du tout, elle m'a dit qu'en fait dans la serviette on voit plein de petits grumeaux un peu comme de la gélatine, tout sanguinolents. Mais elle n'a pas vraiment trouvé si l'œuf non fécondé était dedans ou pas.

Midoriko

Sur le quai de la ligne Yamanote en direction de Ueno, la foule n'était pas moins dense qu'à la gare de Tokyo « Grandes Lignes ». Des ribambelles de voyageurs se multipliaient par génération spontanée et s'agglutinaient dans les wagons. Makiko a commencé à faire son cinéma pour tout, encore plus excitée que tout à l'heure sur le quai, à tel point que sa nervosité commençait à se communiquer.

— Et dis, dis, dis, et Ginza c'est où ? Et pour aller d'ici chez toi c'est comment ? Et Tokyo c'est comment, d'abord ?

L'air de pas toucher terre.

— Et ça, c'est où ?

Comment veux-tu répondre à ce genre de question, d'abord ? Et moi qui répondais :

— Eh bien, Ginza est tout à côté... Pour chez moi, on change à Ueno, ensuite c'est à deux stations...

Crois-tu qu'elle écoutait ? Je n'avais pas fini ma phrase qu'elle criait pour me couvrir :

— Tu sais, j'y suis déjà allée, à Tokyo, une fois...

Une femme assise en face a levé un sourcil et lui a jeté un drôle de regard. À la lumière naturelle, avec sa bouche béate, le fond de teint accumulé dans le sillon nasogénien était encore plus visible.

Makiko est debout à ma gauche, Midoriko à ma droite, toutes les places assises sont prises. À chaque balancement du train, épaule contre épaule tous les voyageurs oscillent du même mouvement. Il fait un vrai temps d'été. Les immeubles, les toits, les façades des maisons. D'immenses surfaces réfléchissent une même intense lumière blanche indifférenciée. Tout ce blanc se fond en une chose immense, tellement grande que j'ai l'impression qu'elle va se mettre à bouger. Devant tant de blanc, bientôt c'est sa transpiration que l'on sent grouiller. Une sensation proche de la démangeaison. Ce qui me donne envie de me gratter pour de vrai – et ça rate pas : je n'ai ni mini serviette éponge ni mouchoir pour m'essuyer. Ça dégouline de partout jusqu'à former une pellicule uniforme. Petit coup d'œil à droite : je remarque que

Midoriko fait très attention à ne toucher personne. Elle se tortille comme si elle essayait de se fourrer à l'intérieur d'une membrane invisible.

— Alors, Midoriko, c'est la première fois que tu viens à Tokyo ? Comment tu trouves ? Pas si différent d'Osaka, non ? je lui demande sur un ton enjoué.

Elle acquiesce d'un signe de tête imperceptible, mais ne prononce pas un mot ni ne montre la moindre expression. Plusieurs longs battements de paupières, suivis de plusieurs autres très rapides, lèvres serrées. Une fossette se dessine sur ses joues frémissantes. Je me dis « Tiens, elle a quelque chose dans la bouche ? » Et c'est là que je me suis souvenue qu'elle ne parlait plus. Je garde les yeux fixés sur elle, exprès, mais elle ne tourne pas une seconde son regard vers moi, toujours muette. Elle baisse les paupières, les relève, encore, regarde par la vitre.

De la gare nous avons marché sans parler. Le béton avait emmagasiné la chaleur et la restituait par bouffées suffocantes. On voyait quelque chose qui bougeait devant, une sorte de mirage ou de flaque d'eau fuyante. Autrefois, je me souviens en avoir vu souvent au-dessus des bidons. Comme s'il ne faisait pas assez chaud, Midoriko portait un sac à dos tout gonflé. Qu'a-t-elle bien pu amener comme affaires pour juste trois jours et deux nuits ? Et un autre sac banane autour des reins. Le sac de voyage de Makiko que je portais n'était pas bien lourd, par contre.

À partir de la gare on a marché direct, on a passé l'école primaire, les deux grands feux rouges, au moins dix minutes sans un mot avant d'arriver à l'endroit d'où on découvre facilement mon appartement, à l'étage d'un vieux bâtiment. Alors je fais « C'est là », avec le menton, puis je dis avec un sourire de bienvenue :

— C'est tout petit mais prenez vos aises.

— Alors, comme ça c'est là que tu habites, dis donc ! dit Makiko avec un grand sourire elle aussi, et bien fort, comme s'il s'agissait de se faire entendre de quelqu'un.

Et c'est des « Oh ! » et des « Ah ! » qui traînent, devant l'entrée elle recule d'un pas, encore un, pour avoir une vue d'ensemble, béate. Midoriko s'accroupit devant l'espèce de plante ou d'herbe en pot posée sur le coin de la première marche et dont j'ignore le nom. Puis elle sort un petit carnet de son sac banane et écrit :

À qui est-ce ?

Elle a une écriture beaucoup plus ferme que je n'aurais cru, chaque caractère possède sa personnalité bien individualisée, et en même temps l'ensemble bien aligné sur sa base, facile à lire. J'hésite à lui dire qu'elle écrit vraiment bien maintenant, mais finalement, je réponds que je n'en sais rien, je n'y ai jamais pensé, le pot était déjà là quand j'ai emménagé. Elle hoche le menton comme pour faire « Ah bon ». Puis elle se redresse, jette un œil sur les noms des boîtes aux lettres, puis se retourne et pointe le doigt vers l'étage. Je lui dis :

— Oui, en haut au bout du couloir, la porte qui n'a pas de plaque. Vas-y passe devant...

Makiko me regarde d'un air désolé avec un très léger haussement d'épaules, puis nous montons à notre tour. Nous abandonnons un peu de notre chaleur dans l'ombre frisquette de l'escalier, puis, une fois la porte d'entrée ouverte, nous nous engouffrons à l'intérieur de la pièce d'une vingtaine de mètres carrés au total.

— Mais c'est très bien ! commente Makiko.

— Vraiment ? Tu trouves ?

Je sers dans des verres le thé de blé torréfié que j'avais mis à refroidir à l'avance dans le frigo. Beaucoup trop fort. Ce n'est plus du thé, il est carrément en zone noire. Makiko a posé son sac à main. Elle lisse la mèche de cheveux collée sur son front et se ventile du plat de la main :

— Non mais regarde-moi cette transpiration ! C'est pas la clim, c'est une douche froide qu'il faudrait... Sans blague !

Puis elle arrive devant la fenêtre un peu grande au bout de la pièce.

— Non ! J'y crois pas ! Il n'y a pas de balcon ? s'écrit-elle en se retournant vers moi. Une maison sans balcon ? Mais alors... comment

tu fais pour ta lessive ?

— Eh oui, c'est terrible mais c'est comme ça, il n'y a pas de balcon. La machine à laver est sur la terrasse, je sèche mon linge là-haut.

— Ah bon ! fait-elle les yeux écarquillés, l'air d'halluciner.

Puis elle reprend son tour d'horizon par la fenêtre.

Brusque changement de direction :

— Bon, je te prends de l'eau, hein, je vais me laver les mains... Ouah ! Terrible la pression ! C'est le même robinet pour la douche aussi ? crie-t-elle depuis la salle de bains.

— Vas-y, je t'en prie.

Pendant ce temps-là, que fait Midoriko ? Eh bien Midoriko installe son campement : s'assoit, se lève, se rassoit ailleurs, recommence, et une fois qu'elle a trouvé le bon endroit, pose son sac à dos bien droit, en sort une mini-serviette éponge et se tamponne méticuleusement le front. Son tee-shirt uni colle à son corps menu, la sueur fait une marque plus foncée sous les aisselles et entre les petits renflements de sa poitrine. Puis, quand je dis : « Attends, j'allume la clim », elle acquiesce, se lève, s'approche de la fenêtre, regarde dehors en touchant d'un doigt le rideau, ouvre son petit carnet qu'elle gardait en main depuis tout à l'heure, et écrit :

Pas mal, cet appart.

Elle me le montre. Je lui réponds en riant :

— Merci. En fait, c'est la première fois que quelqu'un franchit ma porte. Il n'y a pas grand-chose ici, mais je ne déteste pas. Bah, je vais bientôt déménager, en fait...

Près d'ici ?

— Non non, un peu loin, à Kasuga.

Et je lui tends le verre de thé glacé que je lui ai servi.

— Tiens, bois.

Après avoir vidé son verre d'un trait, Midoriko fait courir son stylo sur le carnet.

J'ai le plan du quartier, je vais voir de quoi ça a l'air.

— De quoi ça a l'air quoi ?

Elle ne répond pas, et le carnet entre les dents, sort une petite carte pliée en quatre qu'elle ouvre devant moi.

Je vais marcher un peu.

— Tu ressors par cette chaleur ? Moi, ça m'est égal, mais demande tout de même la permission à Makiko.

Elle fait une moue butée. J'ai un instant d'hésitation.

— Tu as fait serment de ne pas parler, c'est ça ?

Un petit instant de vide, puis elle confirme du menton.

— C'est contre Makiko que tu fais ça ?

Pas spécialement, écrit-elle.

Puis :

Non.

— Vous vous êtes disputées ?

Elle secoue la tête puis me montre un autre message.

Je reviens dans pas longtemps.

— Tu as un portable ? Prends-le, hein.

Elle glisse le plan plié et sa mini-serviette dans son sac banane, enfle bien droit ses pieds dans ses baskets blanches à fines lignes rose glossy, ouvre la porte et sort. Pendant un moment, le son grave de ses talons dans l'escalier fait vibrer l'appartement.

— Quelle fraîcheur ! dit Makiko en revenant dans la pièce après avoir pris une douche froide.

Elle s'assied et trempe à peine ses lèvres dans le verre de blé torréfié qui l'attendait.

— Midoriko est sortie se promener. Elle a dit qu'elle revenait tout de suite et elle a son portable, dis-je.

— Ah bon, à toi elle parle alors ?

— Non. Elle me l'a écrit.

— Ma foi, je me demande ce qui lui passe par la tête. Je ne sais pas

quoi faire..., répond-elle avec force soupirs, airs gênés et petits sourires.

Elle se lève soudain de nouveau.

— Je peux accrocher quelques vêtements ? demande-t-elle.

Elle suspend ses vêtements en passant les cintres directement par le col, quitte à élargir un peu brutalement le tissu.

— Ma foi, quand tu étais là, ça se passait mieux, il me semble. Elle n'avait jamais fait ça...

— Bah, tu fais ce que tu peux, ce n'est pas facile pour toi non plus. Et puis c'est l'âge aussi, pour Midoriko..., lui dis-je en repoussant la peau des ongles d'une main avec le pouce de l'autre.

Je regarde le verre vide et je lui demande si elle en veut encore, mais elle n'a plus soif, dit-elle. Un petit moment de silence, puis elle feint de sursauter en s'écriant :

— Ah, en parlant de ça, il faut que tu me dises ce que tu en penses !

Le temps de me demander de quoi il s'agit, elle sort de son sac de voyage une liasse de prospectus, des dizaines comme celui qu'elle a déjà essayé de me montrer dans le train, et les étale sur la moquette pour me faire une présentation.

Rien que de penser que moi aussi quand un jour j'aurai mes règles, pendant des dizaines d'années jusqu'à ce que ça soit fini complètement, tous les mois tous les mois j'aurai du sang qui me coulera entre les jambes, j'en peux plus d'être dégoûtée. En plus, il n'y a pas de serviettes hygiéniques à la maison, ça aussi c'est trop la déprime. Si un jour j'ai les règles, je ne le dirai pas à maman. Jamais de jamais, secret absolu. J'ai lu un livre, l'héroïne était une fille qui avait ses premières marées (qui « accueillait ses premières marées » on dit ! Personne ne leur a demandé de venir, que je sache...). Elle disait : « Oh merci ! Merci ! Je suis si heureuse, un jour moi aussi je serai maman ! Merci maman de m'avoir donné la vie ! » Il a fallu que je relise pour le croire ! Dans les livres, quand une fille a ses règles, tout le monde est content, les filles parlent avec leur mère sur la

signification et les mères disent : « Te voilà une femme, ma fille » ! J'ai des copines, leur famille a organisé une cérémonie du riz rouge pour les féliciter, comme si elles avaient droit à une prime, j'en reviens pas. Dans les livres, avoir ses règles, c'est toujours trop bien. Ça fait trop chiqué, comme si c'était pour nous montrer la façon correcte de penser. C'était pareil l'autre jour, pendant une sortie, l'autre fille qui parlait de son ambition dans la vie : « Puisque j'ai la chance d'être née femme, dans mon avenir je veux avoir des enfants. » Et que soi-disant nous devenons femmes à partir du moment où il y a du sang qui nous sort de par là, et qu'en tant que femmes, nous sommes des donneuses de vie, tout ça. Franchement, il y a de quoi être fières ? Et franchement, franchement, il y en a qui pensent personnellement pour de vrai que c'est bien ? Moi non, en tout cas. Moi, je crois que c'est ça qui fait que tout me répugne. Ce sont les livres qui nous disent que c'est merveilleux, ceux qu'on nous fait lire, en fait. Moi, mon corps a faim, il a les cycles hormonaux, il fonctionne sans que je lui demande rien et ça me donne l'impression d'être enfermée dedans. Pour la simple raison qu'on est née, en fin de compte il faut vivre, manger tout le temps et gagner sa vie, rien que ça c'est l'horreur. Je la vois bien, maman, elle travaille tous les jours et sa vie est quand même dure. C'est déjà assez dur comme ça pour une seule, et en plus il faudrait faire sortir un autre corps de son corps ? Pour commencer, je n'arrive même pas à me représenter la chose, alors tous ces gens qui trouvent ça bien, qui disent que c'est si beau, vraiment je me demande s'ils y croient pour de vrai. Rien que d'y penser, ça me déprime. Au moins une chose est sûre, ça n'a rien de merveilleux. Parce que en plus, être réglée ça veut dire être féconde, autrement dit tomber enceinte. Quand je pense que cela revient à augmenter le nombre d'humains qui mangent et qui pensent, je me sens grave désespérée. Jamais de jamais je n'aurai d'enfant, à mon humble avis.

Midoriko

Elles sont toutes à peu près semblables du point de vue format et

pagination, ces brochures, bien que légèrement différentes par la police de caractères ou la couleur du papier, par exemple. Par de subtiles différences de prix, aussi. Il y en a une vingtaine au moins. Rien qu'à me figurer le travail que ça a dû lui demander pour amasser toutes ces brochures, elle qui n'a pas d'ordinateur, j'en suis exténuée. Me suis bien gardée de lui poser la question, néanmoins. J'ai pris la première de la pile, je l'ai ouverte, j'ai fait semblant de lire. Je sentais Makiko qui regardait avec moi sur le côté, le sourire affable et le sourcil interrogatif.

— Ah non, pas celle-là, elle a murmuré. En fait, j'ai déjà choisi. Je veux dire, dans quelle clinique j'irai. Depuis que ma décision de me faire opérer est prise, j'en ai visité des tas, j'ai ramassé des tas de brochures, et j'ai demandé des tas de renseignements. Finalement, c'est quand même pas simple. Parce qu'on a beau dire, au bout du compte il s'agit de passer sur le billard. Mais ça y est, c'est décidé.

Soupir de soulagement.

— Demain, j'ai consultation. C'est mon grand projet de l'été. Le grand bazar quoi, mais puisque c'est décidé je les ai amenées pour toi, pour te montrer les différentes possibilités. Et encore j'en ai plein plein plein d'autres à la maison, mais j'ai pris les plus belles pour te faire voir.

Je n'ai rien dit, parce que je ne voyais pas très bien ce qu'elle entendait par « les plus belles ».

— Celle où je voudrais aller, c'est celle-là, fait-elle en tapotant du bout de l'ongle une brochure pelliculée noir lustré.

C'est celle qu'elle a déjà essayé de me montrer tout à l'heure dans le train. Beau papier très luxueux, pas du tout le même impact que celles dans les tons roses ou blancs. Plus épais, plus solide, quelque chose qui se démarque clairement du reste.

— Ma foi, ça ne fait pas très salon de chirurgie esthétique, dis-je.

Elle ignore le commentaire.

— Je t'ai déjà bassiné une quantité de fois au téléphone avec ça, il y a plusieurs techniques d'augmentation mammaire. En gros on a le choix entre trois options, tu te rappelles ?

Pas le temps de lui dire que non, je ne me rappelle pas. À peine ai-je esquissé un mouvement de tête qu'elle reprend :

— Soit les prothèses de silicone, soit l'augmentation de volume par injections d'acide hyaluronique, soit on te prélève ton propre tissu adipeux quelque part pour rembourrer les seins. Actuellement, la technique des implants en silicone est encore la plus courante, mais c'est quand même la plus coûteuse, dit-elle en tapotant les photos de prothèses de silicone couleur chair. Tu vois ces petits pochons de silicone, regarde-moi tous ces modèles ! Je te les montre pour te faire voir, et puis évidemment chaque clinique a son point de vue sur la question, mais quand même, le plus populaire, c'est le gel de silicone. Comme là. Mais attention, pas du gel ordinaire. Du cohésif. Pas adhésif, co-hé-sif. Du gel, mais plus dense que le gel normal, pour éviter les risques d'épanchement interne, c'est plus sûr. Plus sûr que le gel normal quoi, même si c'est quand même moins performant au niveau de la sensation. Enfin, puisque c'est plus sûr, c'est quand même plus sûr, tu comprends... Sinon, à part ça, il y a les poches à sérum physiologique. J'ai pas mal hésité, mais finalement je pense que je préfère le gel de silicone. Dans la clinique où je veux aller, c'est un million cinq cent mille yens, plus les frais d'anesthésie. Cent mille et des broutilles pour l'anesthésie générale, débite-t-elle à toute vitesse, sur un ton de plus en plus excité, de plus en plus haut perché, en se passant tout le temps la langue sur les lèvres.

Elle n'a pas l'air de remarquer, mais les petits postillons sur le noir lustré, ça se voit.

Question ambiance et registre général, je ne perçois pas grand changement par rapport à ses appels téléphoniques.

— Un million cinq cent mille, ce n'est pas un peu... c'est cher, non ?

Que pouvais-je dire d'autre ? J'en montre une autre du doigt.

— Tiens ? Là, c'est marqué : « Campagne promotionnelle quatre cent cinquante mille yens ». Avec la technique à gel de silicone que tu viens de dire...

— Oui, sauf qu'en fait, quand tu y vas et que tu demandes pour de vrai, là ce n'est plus le même prix. Tu as tout un tas d'extras qui

viennent s'ajouter, sans compter que pendant la campagne de promotion tu ne peux pas choisir ton chirurgien et d'autres trucs comme ça. Une mammoplastie réussie dépend de la convergence d'un certain nombre de facteurs, dit-elle au bord de la suffocation.

Je feuillette vaguement plusieurs fois la pile de brochures, sans rien dire, me contentant d'écouter le discours de Makiko qui sème à tout vent :

— Parce que tu as beau chercher et chercher et chercher chercher chercher, finalement quelque chose t'échappe toujours, et ce point que tu n'arrives pas à saisir, c'est justement le point essentiel.

Pensée d'une grande profondeur philosophique quand on y pense.

— Mais finalement j'ai rencontré une femme dans une clinique, de chirurgie euh... esthétique. Hé ? La chirurgie esthétique, c'est dans les cliniques de chirurgie esthétique ou de chirurgie plastique, déjà ? Ou c'est les réductions de fractures et les choses comme ça, plutôt ? Bah, en tout cas, dans les salles d'attente des cliniques où on vient se faire refaire la poitrine ou le visage, en général on ne parle pas beaucoup. Ce sont seulement les docteurs qui ont l'air très occupés, c'est tout. Mais dans la dernière clinique où je suis allée, les gens étaient comme une famille, les femmes dans la salle d'attente partageaient leur expérience. Oui, on avait le sentiment que les gens partageaient leur expérience, elles se parlaient et s'écoutaient, alors quand tu écoutes, tu entends qu'il y en a pas mal qui se lamentent parce que leur opération a raté et qu'elles doivent la refaire. Tu te rends compte ? Être obligée de refaire une opération parce que la première a raté, c'est terrible... Déjà pour lier conversation, la première chose qu'on se demande, c'est : « Et vous, ça a réussi ou raté ? », tu imagines un peu... Et en plus il n'est pas rare qu'on te reçoive en disant : « Ah non ! Nous ne faisons pas les retraits, allez voir ailleurs ! » Finalement, que ton opération réussisse ou pas, c'est juste une loterie ! La femme dont je te parle, c'était les seins aussi, elle était effondrée parce que dans la clinique où elle était allée on l'avait ratée, alors elle disait : « Si seulement j'avais connu celle-ci avant »... Celle-là. Celle de Tokyo. « Si j'avais su, j'y serais allée dès le début », elle disait au bord des larmes. C'est la meilleure, tout le monde le dit. C'est grâce à elle que j'ai pu avoir leur

brochure. C'est cher, c'est vrai. Mais quand même, ce genre de chose, je pense que ce n'est pas une question de prix. C'est surtout l'impression première.

J'ai regardé Makiko marteler ses déclarations de hochements de tête et j'ai acquiescé. Puis, en désignant une autre brochure, je lui ai demandé :

— Et les piqûres d'acide hyalomachin, là ? Je ne vois pas très bien ce que c'est, mais ce n'est pas moins risqué, au final ? Pas besoin de couper ni de recoudre, regarde. Et c'est un produit plus naturel, c'est écrit. Ce ne serait pas plus adapté, pour toi ?

— Non non non, l'acide hyaluronique ça ne tient pas, le corps l'absorbe très vite et c'est fini. Et tu en as pour huit cent mille yens à chaque fois. Ça ne laisse aucune cicatrice, c'est vrai, si on pouvait les garder gonflés une fois pour toutes de cette façon ce serait idéal, mais en définitive c'est surtout destiné aux mannequins ou aux actrices, avant un tournage important, un jour où tu joues ta carrière, quoi. Pour un gonflement temporaire c'est efficace, mais le hyaluron c'est encore hors de prix, ça dépasse mes moyens, fait-elle en collant ses yeux sur le passage que je lui montrais. Et puis, pour le reste, tu vois, c'est marqué ici : « La reconstruction d'une poitrine à partir de vos propres tissus adipeux ne présente aucun effet secondaire. » C'est exact, puisque ça vient de ton corps à toi, mais par contre il faut couper en plusieurs endroits pour prélever le gras, et ça c'est tout de même un trauma. Et puis ça prend du temps, je n'ai pas envie. Et tu sais, l'opération te laisse comme un chantier de construction avec des trous partout là, là, là, là, partout, un vrai chantier ! Enfin, ça dépend des cliniques. Mais quand même. D'ailleurs, j'ai perdu tout mon gras, Dieu merci.

Elle n'a plus que la peau sur les os, c'est un fait.

Depuis un moment, je ne peux me défendre de l'impression étrange bien que brumeuse, que si Makiko semble me parler, en réalité elle ne me voit même pas. C'est une sensation de taper dans le vide, comme quand le batteur manque la balle au base-ball, qui me gagne peu à peu. J'ai beau me demander mais enfin, pourquoi ne perçoit-elle pas ma

présence, alors que, flûte ! je suis là, quoi ! La seule réaction que j'en obtiens, c'est :

— Ah ! J'allais oublier quelque chose de très important aussi. On peut choisir entre deux endroits où placer la prothèse : en implant rétropectoral, derrière le muscle qui se trouve lui-même derrière le gras du sein, là ça ne se remarque pas du tout, ou alors par-dessus le muscle, derrière la glande mammaire, en implant rétroglандаire ça s'appelle. Dans ce cas, l'opération est moins pénible et dure moins longtemps, mais pour les frêles corpulences comme moi, ça te fait des seins proéminents comme des ventouses de toilettes, tu as déjà vu de ces photos de femmes maigres avec des machins énormes, non ? On dirait quelque chose de dur, ce n'est pas du tout naturel, donc ça non, hein. Je pense qu'il vaut mieux que je me fasse faire des rétropectoraux en fait.

À cet instant précis, tout en acquiesçant mécaniquement du menton, une question s'est immiscée dans mon esprit : « Qui va remarquer ou ne pas remarquer ? »

Et derrière le flot de paroles de Makiko, il m'est revenu que j'avais déjà eu une discussion entre femmes à propos de prothèses mammaires...

Y avais-je assisté personnellement, d'ailleurs, ou l'avais-je seulement entendu raconter ? Aussi étrange que cela puisse paraître, quand un bout de scène me revient comme ça, j'ai beau me creuser la tête pour essayer de mettre la main sur le souvenir complet, il me revient toujours sans son contexte. Soit sous forme sonore, soit sous forme écrite, en tout cas ce n'est jamais qu'un extrait. Quand était-ce ? Où ? Dans quelles circonstances et avec qui ? Peut-être n'étais-je que spectatrice, si ça se trouve ? Et comment cela s'est-il terminé ? Les étapes du développement, le processus... tout cela s'est évanoui. Quelqu'un me l'a-t-il raconté ? L'ai-je tout bêtement lu dans un livre ? Entendu à la télé ? Ailleurs ? La vérité ne me revient jamais complète.

En l'occurrence il me semble revoir une scène entre une fille qui disait :

— J'aurais assez envie de me faire refaire la poitrine.

Et une autre (pas moi, ça c'est sûr) qui avait objecté d'un ton snob et cassant :

— Peuh ! Ces envies de grosse poitrine, en fin de compte, ça ne profite jamais qu'aux hommes ! Trafiquer son corps pour le plaisir des hommes, c'est tout de même un peu fort !

Ou quelque chose de ce genre. Ce à quoi la première avait répondu :

— Tu n'y es pas du tout ! D'abord, c'est mes seins à moi, ils font partie de mon corps à moi, c'est juste mon problème et les garçons n'ont rien à voir là-dedans ! Évidemment, ce n'est pas une décision que l'on peut prendre à la légère, car il s'agit tout de même d'introduire un corps étranger dans son corps...

Et l'autre avait répliqué le gros truc bien langue de bois :

— Tu crois ça ? Mais en fait le désir naïf d'avoir une grosse poitrine est justement le produit des valeurs que t'impose la mentalité masculine qui te traverse. Tu ne t'en rends pas compte, c'est tout.

La fille avec son désir d'Augmentation Mammaire avait répliqué :

— Non mais de quel droit tu dis qu'il y a un rapport entre ma poitrine ici présente, ici et nulle part ailleurs, à moi et à personne d'autre, mon simple et pur désir d'en avoir une plus belle, et ta mentalité masculine dont je n'ai jamais vu le bout du gland, dis ? Parce que en admettant qu'elle existe, ta mentalité... comment tu dis déjà ? Masse-moi-le-culine ? et en admettant qu'elle me traverse, alors je crois bien qu'elle passe aussi par toi, pas vrai ?

La suffragette snobinette avait embrayé :

— Justement ! C'est pour ça ! Il faudrait peut-être commencer par se demander d'où viennent nos propres valeurs avant de réfléchir ! En avoir conscience ou pas fait toute la différence, justement !

Ce à quoi Club-Bimbo répliquait :

— Ouais, ben je m'excuse mais elle ne me saute pas aux yeux, la différence. Ce que je sais, c'est que je ne suis pas heureuse avec mes petits pois, et que j'ai bien le droit de rêver d'avoir de gros nibards si je veux, c'est mon problème à moi, point barre ! C'est toi qui viens tout compliquer avec tes histoires de mentalité masculine ! Ce serait pas

plutôt toi qui es garantie cent pour cent pure mentalité masculine ? Parce que je vais te dire, moi, quand je couche avec un garçon, même s'ils sont tout petits, je pense à autre chose qu'à regretter de ne pas en avoir de plus gros sous prétexte que ça l'exciterait plus. Ça, c'est pour quand je suis seule avec moi-même, et pour moi seule : je me regarde et je me trouve plate et j'aime pas et c'est tout. Moi et personne d'autre.

Alors, Miss Cool, poussant le volume vers toujours plus de coolitude :

— Justement ! Tu es négative envers toi-même parce que quelqu'un a mis ce sentiment en toi. Et maintenant tu en es possédée. Tes émois, tes frustrations, tu crois qu'ils te viennent en propre, alors tu les déballes comme une fleur devant tout le monde : « Oh ben tiens, j'ai assez envie de me faire refaire la poitrine ! » Et moi je trouve ça stupide et ça m'énerve, tu vois.

Et Miss Gros Nichons de répondre :

— Oh, mais dans ce cas, mademoiselle, pourriez-vous m'éclairer je vous prie, du point de vue de l'imprégnation phallocratique des mentalités, bien évidemment, comment vous justifiez le positionnement de ce... maquillage qui enjolive votre visage ? N'avez-vous point encore opéré une salutaire remise en question du maquillage ?

— Pourquoi je me maquille ? Mais pour moi ! Pour me motiver et générer une tension positive qui soutienne mon quotidien.

— Eh bien moi c'est pareil, je veux me faire refaire la poitrine pour moi. Quelle différence ? C'est pour toi que tu te tartines la figure ? Je ne trouve pas ça très cohérent avec ta théorie. Qui décide de ce qui est soumis à l'influence de la mentalité phallocrate et ce qui ne l'est pas, hein ? répliquait Miss Glamour avec un petit rire nasal.

— Mais de quoi tu parles ? Se refaire les seins et se maquiller, ça n'a rien à voir ! As-tu seulement réfléchi au rôle historique joué par la contrainte sociale qui s'exerce sur nous les femmes depuis toujours et nous impose d'avoir une forte poitrine, au moins ? Commence d'abord par analyser ton désir de grosse poitrine, et réfléchis à ce que

représentent tes seins dans le contexte de la question de la poitrine féminine en général. Le maquillage, en ce qui le concerne, trouve son origine dans les rites de protection contre les mauvais esprits, c'est un talisman que la sagesse humaine a développé contre tout ce qui fait peur, c'est un trait commun à toute l'humanité, une cérémonie, c'est de la culture. D'ailleurs, à l'origine, même les hommes se maquillaient. Mais à quoi ça sert de discuter avec toi, de toute façon tu ne sais même pas de quoi je parle, disait Miss Cool avec un petit coup de menton.

— Ah d'accord ! Alors toi, tu es à l'abri de toute influence phallocrate, tous tes actes sont une extension des pratiques rituelles de protection contre les mauvais esprits, c'est bien ! Toi, tu baignes dans la Civilisation humaine pure pour qui la différenciation sexuelle est inconnue... Alors là bravo, non c'est vachement bien, hein ! Non mais c'est quoi cette histoire ? Tu prends les femmes pour quoi, exactement ? Moi je dis : une femme, c'est une femme ! Je suis bien placée pour le dire, j'en suis une ! Alors maintenant, tu rentres chez toi et tu réfléchis à ce que tu viens de débiter. Réfléchis, et questionne bien la façon que tu as de m'agresser, c'est ça ton principe, non ? *Trop nul...*

Tellement trop nul qu'il faut sonner la cloche...

Elle sonne déjà si fort qu'elle va se décrocher, la cloche.

Et pof ! elle est tombée...

Sur ta tête elle est tombée...

Oui, ça finit comme ça. En patois d'Osaka. Pourquoi faut-il que ça finisse de cette façon, comme un morceau rapporté d'un autre souvenir pour faire une fin idiote, vieillotte, sans jugeote ? Je me souviens de la fin, mais je suis totalement incapable de me rappeler où c'était ni qui c'était, ni même si c'est un vrai souvenir.

Aujourd'hui, maman m'a demandé d'aller faire des courses au supermarché Izumiya. Au moment de rentrer à la maison je suis descendue dans la galerie marchande du sous-sol. Tout était encore exactement comme à l'époque où j'y allais avec grand-mère, cela m'a fait tout drôle. Il y avait encore Robocon, le robot des émissions pour

enfants de la télé, sauf que dans mon souvenir il était plus grand... Ça m'a fait un choc de le trouver tout petit après tout ce temps ! Quand j'étais petite, je montais à l'intérieur de Robocon pour tenir les commandes et quand on mettait une pièce il bougeait. Par le hublot je voyais maman et grand-mère, alors que de l'extérieur c'était tout noir et elles ne pouvaient pas me voir. Je me rappelle que c'était très étrange pour moi : « En ce moment, maman et grand-mère voient seulement Robocon, mais en vrai, à l'intérieur, il y a moi ! » Cette impression m'avait suivie toute la journée. « Mes bras bougent, mes jambes bougent, je ne sais pas pourquoi ils bougent, mais je peux faire bouger toutes les parties de mon corps ! » C'était vraiment bizarre. Mais depuis quelque temps, sans m'en rendre compte, mon corps se transforme. J'aimerais bien ne pas m'en occuper, parce que je trouve ça répugnant de devenir adulte, mais ça me casse le moral. Tout change de partout. Tout passe. Ça me rend malade, ça me déprime, tout est noir. Le noir me répugne, tout me dégoûte, et ça me remplit les yeux. Je ne veux plus ouvrir les yeux. Je ne peux plus garder les yeux ouverts, et finalement, j'ai peur de ne plus pouvoir les ouvrir. J'ai trop mal aux yeux.

Midoriko

Quand enfin Makiko n'a plus rien à dire – ou est seulement fatiguée – il est seize heures. Ça lui a pris près d'une heure, l'air de rien. Elle tapote la pile de brochures pour l'égaliser. La climatisation est trop forte, je me lève pour régler la température. Je jette un coup d'œil par la fenêtre. Tout est toujours d'une blancheur trop éclatante, le paysage aspire et expire la chaleur, à l'infini.

Sur le parking voisin, trois voitures rouges sont garées l'une à côté de l'autre. Chacune de couleur et de forme légèrement différentes. Je compare leurs nuances de rouge, leurs dimensions. Elles ont en commun d'être toutes les trois parfaitement garées à l'intérieur du cadre. Ah, le reflet des pare-brise brille comme un jaillissement de fontaine. Le chant assourdissant des cigales est comme plaqué en

relief sur le silence de l'après-midi, mais ne le recouvre pas. Au bout de la rue toute droite, j'aperçois la menue silhouette de Midoriko qui marche tête baissée. Les feuilles du bosquet du jardin public tout au fond tremblotent de toutes leurs couleurs et l'illuminent doucement par-derrière. J'ai soudain l'impression qu'elle regarde par ici. J'ouvre la fenêtre et j'agite le bras. Elle me répond instantanément d'un signe de la main, puis poursuit son chemin, tête baissée. Seule sa silhouette qui se rapproche a un peu grandi.

Le temps passait mollement, sans événement particulier. Leur séjour sera si court, et même si Makiko est la seule à avoir fait le déplacement avec un but concret, elles sont tout de même venues de loin. J'aimerais leur consacrer un peu d'attention, mais que puis-je faire pour elles, concrètement parlant ? Alors je restais assise à côté d'elles devant la télé, forte lumière dans les yeux et images de gens qui changent perpétuellement. Ni l'une ni l'autre ne prononçaient un mot ni ne riaient, je pouvais voir les particules de rire émises par l'écran se désintégrer avant de les atteindre. Une sorte d'ennui était en train de s'installer, un sentiment vague et pénible, pénible pour moi en tout cas. Alors, même s'il ne faisait pas encore nuit, pour changer d'air j'ai dit :

— Et si on allait prendre une bonne suée au bain public, toutes les trois ? Après on pourrait manger...

Midoriko a changé de tête et a sorti son carnet en vitesse. Sans la moindre hésitation, elle a écrit en gros : *Sans moi*. Makiko a fait comme si elle n'avait pas vu et m'a répondu :

— D'accord, allons-y.

Alors j'ai pris ma cuvette et mes ustensiles de toilette, j'ai mis une serviette de bain par-dessus, j'ai fourré le tout dans un sac en plastique à porter sur l'épaule, puis j'ai dit à Midoriko :

— Tu nous attends ? Tu es sûre que tu ne veux pas venir ? Je ferme la porte à clé et je la garde sur moi, d'accord ? Nous revenons dans une heure environ, tu n'as qu'à regarder la télé pendant ce temps.

Puis je suis sortie avec Makiko. Nous nous sommes enfoncées dans

la chaleur de ce soir d'été et nous avons marché jusqu'au bain public le plus proche.

L'établissement de bains publics est tout beau, il a été rénové il y a à peine un an. Ces bains publics récents, c'est lisse, confortable, clair. En plus, celui-ci a développé un concept, l'eau qui est prélevée de la nappe souterraine est chargée de bonne énergie et il paraît que c'est bon pour n'importe quelle maladie. On peut la boire bien sûr, c'est très efficace pour tous les désagréments du corps, et ça aussi ça a beaucoup de succès. J'aime bien y venir de temps en temps, pour recharger les batteries. À vrai dire, je pensais qu'à cette heure-ci, avant l'heure de dîner, ce serait presque vide, mais du fait des vacances d'été ce n'est pas le cas. Il n'y a pas exactement foule mais il n'y a pas moins de monde que d'habitude. On entend des bébés qui pleurent en se faisant changer sur les tablettes prévues à cet effet, des fillettes qui courent dans tous les sens. La télé marche fort, le vestiaire a l'air plein. Nous payons puis nous entrons, nous choisissons chacune un casier libre et nous commençons à nous déshabiller.

Je n'ai évidemment aucune attirance particulière pour la nudité de Makiko, mais avec ses histoires de gros seins par-ci gros seins par-là, comment me retenir de vouloir vérifier l'existence – ou l'inexistence, je ne sais plus trop comment il faut dire – de ses fameux nichons. M'est avis que c'est même une interrogation que nous partageons sûrement toutes deux. Quand nous sommes-nous vues nues pour la dernière fois ? À l'époque où nous habitons ensemble, Makiko, Midoriko et moi, pendant les six ans qui ont suivi la séparation de Makiko, les occasions ne devaient pas manquer, mais comme nous allions rarement au bain public et que nos emplois du temps étaient décalés, à vrai dire je n'ai aucun souvenir concret sur ce sujet. Alors bien sûr j'ai regardé discrètement Makiko se déshabiller et mettre ses vêtements en boule dans son casier. Mais quand j'ai vu ce dos maigre qui flottait dans ses habits, j'ai eu du mal à avaler ma salive. Ces deux cuisses qui auraient dû se toucher et qui laissaient passer la lumière, les côtes qui transparaisaient quand elle se courbait... Alors qu'elle va sur ses quarante ans, on lui donnerait facilement cinquante, j'ai

l'impression. À moins que ce ne soit qu'un effet d'optique ? Mais cette nuque maigre et décharnée qui la fait paraître toute petite, et la tête qui en comparaison semble trop grosse...

— Allons-y, dit Makiko en dissimulant sa nudité derrière sa serviette.

À peine la porte de la salle de bains poussée sur le côté, une masse de vapeur blanche nous happe et nous trempe instantanément. La salle de bains principale est pleine de monde, elle aussi. Il y a une cabine de sauna sans supplément, luxe plutôt rare à Tokyo. On voit qu'ils ont poussé le souci du service jusqu'aux détails : il y a aussi un bain laiteux, le bain à bulles a des couleurs tournantes, le jacuzzi surpuissant fait tellement mal qu'on sent presque les graisses brûler, les baignoires de relaxation sont munies de tétons métalliques qui suintent d'eau glaciale au niveau de la nuque pour rafraîchir... Sous les hauts plafonds, le moindre bruit résonne, les nuages de vapeur se forment et se déforment sur des apparitions rouges de plaisir.

— Oh, c'est moderne ! s'écrit Makiko.

— Ouais ! je lui réponds.

Une fois qu'elle a réservé une place en posant son tabouret et sa cuvette devant un miroir avec robinet, Makiko propose d'aller d'abord nous réchauffer dans le bain. J'attache mes cheveux avec un élastique, je m'asperge les aisselles et le pubis d'eau chaude, puis je rentre dans le bain, le plus grand, dominé par un petit écran électronique qui indique la température en rouge : 42°C. En principe, comme partout, on n'entre pas dans le bain avec la serviette : cette règle de base est certainement affichée quelque part. Mais Makiko ne se débarrasse pas de la sienne.

— C'est tiède ! dit-elle. C'est ça, l'eau chaude à Tokyo ?

— Tokyo ou pas, c'est pas la question, c'est pas comme les différences culinaires...

— En tout cas, c'est tiède... C'est tiède et pourtant, regarde cette femme comme elle transpire !

— Ah oui, tu as raison...

Nous nous mettons dans le bain jusqu'au cou, mais décidément ça manque de chaleur. À l'entendre, y rester des heures ne suffirait pas à la réchauffer. Essayons voir le bain laiteux, alors. À peine un orteil dans l'eau blanche en enjambant la séparation de pierre, non, décidément, ce n'est pas assez chaud.

— Tiédasse..., commente-t-elle.

On passe au bain à jet de bulles. Là ça correspond un peu mieux à ses espérances, alors nous nous réchauffons dans le bain à bulles.

Allongée dans l'eau chaude, Makiko laisse ses yeux passer d'une femme à l'autre et les regarde de la tête aux pieds avec tellement d'insistance que j'en suis gênée.

— Makiko, on ne regarde pas les gens comme ça, voyons ! lui dis-je à voix basse.

Elle grommelle une supposée réponse sans cesser le moins du monde de suivre les femmes des yeux : femmes qui enjambent le bassin, femmes qui s'allongent dans l'eau, femmes environnées de bulles, femmes qui sortent de la salle et femmes qui entrent. Le tout sans un mot, et je ne vais pas parler toute seule, évidemment. Alors je me retrouve aussi à lorgner des femmes nues. Comme on pouvait s'en douter, au-delà de la large palette de formes et de silhouettes couleur chair, on peut repérer de façon assez constante des paires de nichons. En ce lieu de la nudité, les visages, qui en temps normal portent sans doute l'identité de chacune, ont perdu leur individualité. Ici, ce sont les corps qui marchent, qui parlent, qui pensent. Au cœur de chaque geste et de chaque action, il y a le corps et rien d'autre. Et soudain, alors que je suis des yeux ces corps qui passent devant moi, je rencontre ce sentiment de brutale étrangeté qui vous prend par surprise quand on écrit ou qu'on regarde trop longtemps un caractère chinois, ou même un caractère syllabique : on voit un *i* et on est soudain pris d'un doute : ça s'écrit comme ça, un *i* ? Incrédulité devant l'évidence de ces corps de femmes si insistants qu'ils en deviennent irréels. Et pourquoi que c'est gonflé, là ? Et pourquoi qu'au bout il y a un bouton ? Et c'est quoi ces formes molles ? Et pourquoi il y a deux jambes ? Et pourquoi qu'elles sont tellement arquées ? Finalement je

ne sais même plus ce que je regarde, ou peut-être au contraire vois-je tout ça d'un œil trop neuf. Pour me sortir de cette oppression, je dis :

— *Rhô*, voyons Makiko, qu'est-ce que tu regardes depuis tout à l'heure ?

— Hein ? Bah, les nichons, me répond-elle en toute spontanéité.

Je ne vois pas pour de bon sa poitrine cachée derrière sa serviette, mais niveau impression générale, c'est plat, avec des mamelons sombres qui ressortent par transparence à travers le tissu éponge blanc plaqué mouillé. À partir de cette vague notion, une image ancienne de son corps me revient. Autrefois, il me semble que les tétons de Makiko appartenaient à la catégorie des plutôt menus à couleur plutôt pâle. Attends ? À moins que... Serais-je en train de confondre avec quelqu'un d'autre ? Mais voilà qu'elle se lève sans crier gare en baragouinant « La tête me tourne, en fin de compte », avant de quitter le bain et de se diriger vers la place qu'elle a réservée devant les robinets. Je me lève à sa suite, je m'installe à côté d'elle et nous commençons à faire parler la mousse.

Là où ça devient vraiment tordu, c'est que Makiko n'ôte pas non plus sa serviette pour se savonner. Ça ne rend pas le lavage facile, assurément. Mais je me garde de le lui dire. Je me lave les cheveux, je les rince, je les presse pour faire goutter le trop-plein d'eau. Makiko, qui est en train de se laver le visage en se tapotant de mousse, se tourne vers moi comme sous l'effet d'une impulsion soudaine et me demande d'une voix de fausset :

— Et toi, ton boulot, ça marche ?

Elle poursuit avec une gradation dans la bonne humeur :

— Combien de temps ça fait que tu es montée à Tokyo, d'ailleurs, cinq ans ? Six ans cette année ? Alors, ça marche ?

Prise de court, je perds un instant à chercher mes mots :

— Bah, ma foi...

Avant de trouver le ton encore plus joyeux que le sien et le sourire béat en proportion pour me rattraper :

— Ça va, sûr.

En fait on ne peut pas dire que ça marche fort niveau boulot. Y a-t-il même de quoi appeler ça un boulot ? Un rêve de boulot, tout au plus. Le seul fait d'y penser me rappelle mon âge, et ça, ça pèse de tout son poids et c'est l'arrêt moteur instantané. Ça me paralyse, je veux dire, y a rien à faire.

— Oh là là, si tu savais ! Depuis le début de l'année ça marche trop super bien ! reprends-je en souriant de toutes mes dents.

— Ah bon, tant mieux ! répond Makiko l'air rassurée pour de bon. J'ai jamais trop compris ce que c'était ce travail que tu fais, mais donnes-y toi à fond, pour ne pas avoir de regrets plus tard...

Et elle retourne à son lavage.

Quand tout est lavé rincé, nous retournons nous allonger dans le bain laiteux. Et là, je me rends compte que Makiko, loin de regarder un point précis, ne voit en fait que là où ses yeux inconsciemment la portent, passant d'une poitrine à une autre sans aucune intervention de sa volonté. Je me surprends à faire de même. Force du mimétisme.

Makiko me désigne discrètement une vieille femme qui vient d'entrer d'un pas pesant dans la salle, comme soumise à une loi de la pesanteur plus sévère que celle des autres :

— Regarde ces mamelons roses... Ce genre de roseur, par exemple, c'est trop, je trouve. Comment est-ce possible P...

— Ça doit être l'âge, les pigments s'affadissent, c'est physique...

— Et regarde-moi ça, on ne voit presque pas la limite des aréoles...

— Ah oui.

— Ça arrive. Même chez des jeunes, parfois... Mais les décolorations pas très naturelles, en général, c'est l'*hydro*.

— L'hydro ? Qu'est-ce que c'est, l'hydro ?

— L'hydroquinone. Une sorte d'agent de blanchiment. Ou bien alors la *tréti*.

— La quoi ?

— La trétinoïne. Très efficace pour le gommage. Les deux combinés, effet maximum assuré ! Mais c'est cher...

Un instant de silence. Puis elle me montre un autre corps, bien plus jeune. Une vingtaine d'années, peut-être.

— Elle a déjà des chaussettes à son âge...

— Han ?

— Les grosses poitrines, c'est bien, mais comme c'est du tissu adipeux, voilà le résultat quand ça s'en va. Les seins, c'est comme des ballons d'eau : tant que c'est plein tout va bien, mais ensuite, ça finit en chaussettes. Regarde ça, on ne dirait pas deux chaussettes d'homme qui pendent ? dit-elle à voix basse tout en s'enfonçant dans le bain laiteux jusqu'au menton.

Effectivement, quand la jeune femme se penche en avant, ça pendouille. Ou ça balance, si on veut. Il y a de la longueur mais pas d'épaisseur. Y a pas à dire, leur surnom leur va bien. Ce n'est pas des choses à dire, mais je me prends à me demander comment elle fait quand elle se retourne dans son lit, la nuit... C'est encore moins des choses à dire, mais quand elle se les fait pétrir, ça donne quoi ? Remarque, si ça se trouve elle ne se les fait pas pétrir, elle les donne à tenir dans la main... Charmantes, les images qui me viennent... Et ainsi de suite. Makiko m'en montre de toutes les formes : des « fusées », des « yeux-de-crabes »... Elle me fait part de ses commentaires et impressions à voix basse, quand soudain un corps féminin à forte poitrine vient se faire une place avec nous dans le bain laiteux. Makiko perd tout à coup l'influx, vexée, boudeuse. Les commentaires reprennent dès que la forte poitrine est sortie du bassin, s'étirent, puis s'éteignent en silence. Depuis quelques secondes, Makiko a les yeux dans le vague, fixés sur la surface de l'eau laiteuse. Bientôt le moment de sortir du bain, sans doute, me dis-je. Quand elle retire d'un coup sa serviette et me met ses seins devant le nez en me regardant droit dans les yeux.

— Comment tu les trouves ?

— Comment je...

— Oui, la couleur, la taille, tout ça...

Petits, mais grands, noirs... Toutes sortes d'épithètes me passent par la tête et m'échappent avant que j'aie pu les attraper, et je me

retrouve finalement à ne rien dire du tout.

— Petits ou pas, laisse tomber. Mais au niveau de la couleur ? Comment tu les trouves ? Dis-moi sincèrement. Ils sont trop noirs ? Dis la vérité...

Elle me pose la question avec un sérieux végétal et désarmé, sans apprêt pour une fois.

— Euh, non... Pas noirs..., réponds-je sans réfléchir.

— Tu veux dire, dans les limites du normal ?

— Ben, c'est-à-dire, qu'est-ce que tu entends par...

— Réponds-moi selon ton idée du normal à toi.

— Ah ben, c'est que normal, à la base ça ne veut pas dire grand-chose, c'est difficile à...

— Arrête, me la fait pas, coupe-t-elle d'un ton sec.

— Ma foi, eh bien... je n'appellerais pas ça rose, c'est sûr...

— Ça, je le sais qu'ils ne sont pas roses.

— Ah oui...

— Oui.

Ça n'a plus rien d'une conversation.

Nonobstant une évidente subjectivité, juger qu'une poitrine est superbe requiert tout de même que celle-ci remplisse certains critères. Or il faut reconnaître que les seins de Makiko étalés devant mon nez sont de l'ordre de grandeur de la piquûre de moustique, bien qu'affublés de mamelons hors catégorie en diamètre et en épaisseur, terribles comme un tableau de bord de salle de contrôle. Je ne trouve pas d'autre mot. Pendant un moment, elle reste à moitié debout de façon à les laisser affleurer à la surface de l'eau. Enfin, si on peut appeler ça affleurer.

— Ils sont noirs. Noirs et gigantesques. Je le sais, va, qu'ils ne sont pas beaux, dit-elle avec un soupir nerveux.

— C'est subjectif..., dis-je pour ne pas laisser un instant de blanc.

Elle me regarde droit dans les yeux. Soupire. Finalement, avoue :

— Et encore ça s'est arrangé. Mais ça n'a pas toujours été

catastrophique à ce point, au moins jusqu'à ma grossesse. Enfin, la différence n'était peut-être pas si grande, je n'ai jamais eu une poitrine sublime, mais regarde-moi ça... Ça non, ce n'est pas possible. Regarde la couleur, la taille, on dirait des biscuits Oréo, c'est pas possible. Et encore, ça a été pire. Au moment le plus terrible c'était couleur « American Cherry », tu connais ? Cerises noires. Une couleur atroce. Même pas un vrai noir, noir rougeâtre, et la taille idem. Les mamelons, rien que les mamelons, ils avaient la taille d'un goulot de bouteille plastique. Quand il a vu ça, le docteur s'est croisé les bras et les a regardés en grognant avec une moue dubitative. « Et bébé arrive à engouffrer ça ? » il m'a demandé. Et pourtant il avait dû en voir des centaines de milliers dans sa carrière, des poitrines. Mais ça ne les a pas empêchés de fonctionner. Ils ont tout donné, tout sorti, tout ce que j'avais, c'est sorti, tout. Et ils se sont aplatis. Tout est sorti. Par les mamelons, tout. Voilà, c'est comme ça. C'est comme ça quand on a des enfants. Bon, il y en a aussi qui retrouvent leur poitrine de départ, mais il y a celles qui ne la retrouvent jamais. Toi aussi, je ne sais pas si tu auras des enfants un jour, en tout cas ta poitrine ne sera plus comme maintenant, la forme, tout ça, ça change, ça commence à se déformer par le mamelon, et puis tout le reste, et ça va où, tout ça ? Voilà ce qui reste. Ça se ratatine et il reste le mamelon, regarde, c'est tout vide. Plus rien. Regarde-moi ça, là. C'est fini.

Nous sommes ensuite restées un moment sans rien dire, dans l'eau. Nous sommes passées dans le sauna, et là, pour la première fois, Makiko s'est mise à parler du père de Midoriko.

— Je n'ai pas oublié ce qu'il m'a dit à l'époque. Je ne comprends pas toujours tout, mais je me souviens. Pour ça, j'ai une mémoire infailible. Avant d'être avec moi il avait déjà une femme, il ne l'a jamais quittée pour de vrai, il l'a toujours gardée, et dès le début je savais qu'il retournerait là-bas. Alors pourquoi il m'a fait un gosse, hein ? je lui ai demandé. Parce qu'il le savait, bien entendu, il était bien placé pour le savoir quand même, qu'il repartirait à Tokyo. Il le savait, il connaissait sa situation, la mienne, et les sentiments des gens. Eh bien, tu sais ce qu'il m'a répondu ? Je te l'ai déjà raconté ? Non ? Eh bien, il m'a dit : « Objectivement, les enfants, si on y réfléchit bien,

c'est la faute à personne. Quand on fabrique un gosse, c'est pas à cause de ceci ou de cela. Un gosse – bon, je devrais dire Midoriko, c'est bien d'elle qu'il s'agit, au bout du compte, Midoriko, la naissance de Midoriko, la conception de Midoriko – ce n'est pas comme quelque chose que quelqu'un aurait fait. Ce n'est pas une chose artificielle. Personne ne t'a mise enceinte. » Et tout ça en langage correct de l'école qui puait le mensonge. Voilà ce qu'il m'a dit. Tu comprends ? Tu comprends ce que ça veut dire ? Moi, sur le coup, je n'ai rien compris, même maintenant j'y comprends rien. Rien du tout. Qu'est-ce qu'il voulait dire avec ça ? J'y pige rien du tout. Puis après, ça a fini comme tu le sais. Mais à l'époque, j'en ai saigné du nez, alors que ça ne m'était jamais arrivé de ma vie. Les saignements de nez, les femmes ne font pas ça, en principe. Tu as déjà saigné du nez, toi ? Le nez qui saigne ? Non ? Tu vois... Mais cette fois-là, ça a pissé le sang, je te le dis. J'ai jamais vu ça. Et ça ne m'est plus jamais arrivé depuis. Je n'ai plus jamais saigné du nez de ma vie après ça.

Puis nous nous sommes rincées à la douche et nous sommes retournées dans le vestiaire pour nous sécher. Comme Makiko a dit qu'elle laissait ses cheveux sécher tout seul, nous sommes sorties toutes les deux avec les cheveux mouillés. Il faisait beaucoup plus sombre maintenant, la chaleur de la journée s'était changée en cette sorte de tiédeur bouffante propre aux nuits d'été. En marchant à mes côtés, Makiko m'a dit :

– Tu as toujours cette manie de jouer avec tes mèches de cheveux...

– Ah, c'est vrai ! Je suis toujours en train de me tripoter les cheveux ! Je ne sais pas pourquoi, j'aime bien... Chercher un cheveu frisotté du bout du doigt, l'arracher et jouer avec, c'est vrai ça, dis donc... Déjà à l'école primaire j'étais toujours en train de me toucher les cheveux, ça me plaisait... Je ne savais pas m'arrêter. Sans m'en rendre compte, je jouais même avec les cheveux de ma voisine de classe.

– Ah, ça, c'est plus embêtant. Ça dérange...

– Un peu, oui...

Au troisième pâté de maisons, il y a un magasin de friandises et

babioles dans le style d'autrefois.

— Dis, et si on s'offrait une glace ?

— Non, c'est bientôt l'heure de manger.

De banalité en banalité, finalement nous avons poursuivi notre chemin sans rien acheter, quand, entraînée par le courant de la conversation, j'ai laissé échapper quelque chose qui m'avait titillée tout à l'heure aux bains, alors que j'avais décidé de le garder pour moi.

— Dis, Makiko, tout à l'heure... Je comprends ce que tu veux dire, remarque... C'est quand même mieux de pouvoir se trouver jolie, tu vois, je te comprends tout à fait, mais, tu vois. Je comprends... Enfin, ce serait mieux si on pouvait être jolie à son idée, hein. C'est normal. D'abord parce que c'est nous, c'est soi-même, bien sûr. Mais enfin, dans notre corps, il n'y a pas que les seins, pas vrai ? On n'est pas qu'une poitrine, hein ? Il y a plein d'autres trucs à part les seins. Je sais pas moi, par exemple le visage, c'est plus facile, en tout cas c'est plus facile à arranger pour qu'il soit joli. Enfin, je trouve. Je ne sais pas moi, ce n'est pas... Je ne veux pas dire qu'il faut se faire refaire la figure à coup de chirurgie esthétique et tout ça, bien sûr. Mais pour faire une opération d'augmentation mammaire aussi, enfin, moi j'y connais rien du tout, je suis sûre que tu as vérifié, mais tu es sûre que c'est vraiment le mieux ? Je veux dire, tu es sûre que c'est vraiment ça l'important ? Par exemple il y a la peau aussi. Ou bien, je ne sais pas, tu pourrais essayer de grossir un peu aussi, pour voir, pour commencer, tu vois... Il y a plein d'autres choses, non ? Je me dis... Si on veut essayer de retrouver sa jeunesse, il doit y avoir plein d'autres moyens, tu vois... Alors pourquoi se fixer juste là-dessus ? Je me demande. La poitrine, c'est si important que ça ? Si tu avais une grosse poitrine, qu'est-ce qui changerait ? Je veux dire, quand tu te seras fait refaire la poitrine, tu seras comment ? Tu deviendras comment, je veux dire ?

Makiko a arrêté ses pas, a levé la tête, m'a regardée droit dans les yeux, a entrouvert les lèvres un instant, puis a laissé tomber :

— Mais ce n'est pas pour retrouver ma jeunesse...

Elle avait l'air de vouloir ajouter quelque chose. J'ai attendu en la regardant, moi aussi. Finalement nous avons repris notre marche,

nous sommes arrivées jusqu'à l'appartement, sans avoir rien dit de plus.

Je repense souvent à la dispute que j'ai eue avec maman, pour une bête question d'argent, pendant laquelle je lui avais répondu par colère : « Pourquoi tu m'as mise au monde d'abord ? » Sur le coup j'ai pensé, zut, c'est pas une chose à dire, ça m'a échappé. Elle était fâchée mais elle n'a rien dit, ça m'a laissé un sale goût dans la bouche. C'est à ce moment que j'ai décidé qu'il valait mieux ne plus parler avec maman, d'abord parce que quand on se parle ça tourne tout de suite à la dispute, et c'est à moitié ma faute aussi parce que quand j'ouvre la bouche je lui dis des horreurs alors qu'elle est crevée à cause de son travail. Non, pas à moitié, c'est cent pour cent de ma faute. Je me dégoûte tellement. Je voudrais vite devenir adulte pour pouvoir travailler et lui apporter de l'argent. Pour l'instant, puisque je ne peux pas encore, je voudrais être gentille avec elle au moins. Mais même ça, je n'y arrive pas. J'en pleure, par moments. Après l'école primaire, il y a encore trois ans de collège ¹³¹, et quand ce sera fini, je me dis que ce serait bien si je trouvais un endroit où je pourrais travailler. Mais en fait, en admettant que je pourrais, cela ne veut pas dire que j'aurai une vie meilleure pour mon avenir. Il faudrait que j'aie un métier à moi. Maman n'a pas de métier à elle. Comme disait grand-mère : il faut avoir un métier à soi. Il y a plein de livres pour mon âge sur les métiers, je chercherai. Ah, et puis des fois, maman m'appelle pour aller aux bains publics avec elle, et je refuse. La dispute, en fait, ce n'était pas vraiment pour l'argent. Ça me revient maintenant, mais d'abord, si on s'était disputées c'était à cause de son travail, la pauvre. Le point de départ, c'était qu'elle avait mis son ensemble pour aller travailler, son tailleur violet, et qu'un garçon de la classe l'avait vue sur son vélo. Il s'était moqué d'elle devant toute la classe, c'était ça le point de départ. Moi, à ce moment-là, devant les autres j'avais ri pour faire semblant, je m'étais tellement dégoûtée. Alors je passe les détails, mais finalement elle était au bord des larmes et elle a presque crié : « Et alors, c'est pas ma faute, il faut bien qu'on mange ! » Et c'est là que je lui ai dit :

« Mais c'est toi qui m'as mise au monde ». C'est seulement après que j'ai réfléchi qu'elle non plus n'avait pas choisi de naître, et c'est là que j'ai juré que même si un jour je devenais adulte, jamais de jamais je n'aurais d'enfant. Plein de fois j'ai voulu m'excuser, mais je n'ai pas réussi, et puis c'était l'heure et elle est partie travailler.

Midoriko

De retour à l'appartement, nous avons trouvé Midoriko devant la télé, adossée au mur. Nous avons décidé d'aller manger au chinois du quartier. J'ai commandé quelques plats à base de calamars, Makiko a pris des nouilles au bouillon blanc, Midoriko a montré du doigt une brioche fourrée à la viande. Nous avons pris également des raviolis frits – avec la pâte très épaisse – et un truc au tofu qui ressemblait à des nouilles bouclées. Nous avons mangé sans parler. Ni Midoriko, ni Makiko.

La soupe qui venait avec la brioche fourrée était servie dans un bol en porcelaine. Mais le bol était ébréché, et sur le coup j'ai pensé que c'était dangereux. Je n'ai pas pu m'empêcher d'imaginer Midoriko le portant à la bouche sans faire attention et se fendant la lèvre à la cassure. Les jeunes lèvres qui n'avaient pas encore prononcé un mot, les lèvres sanguines et serrées de Midoriko, sous leur muqueuse protectrice, laissaient perler du sang par un minuscule trou pas plus gros qu'un trou d'épingle. Une goutte, deux gouttes, qui tombaient dans la soupe. Mais elle ne s'en apercevait pas, et les gouttes de sang semblaient au fond de la soupe sans se mélanger au liquide, et Midoriko, qui ne s'apercevait toujours de rien, buvait sa soupe jusqu'à la dernière goutte. Alors les petites billes rouges de sang disparaissaient, disparaissaient entre ses lèvres... quand soudain il y a eu un terrible bruit d'explosion, et par-dessus comme un fin et fragile son de boîte à musique : c'était l'employé du restaurant qui venait d'allumer le poste de télé posé en équilibre instable sur une étagère en hauteur, genre autel des divinités shintô. L'étagère en bois décoloré reposait sur des pieds minces et frêles, des béquilles disons, noires

crasseuses de graisse. Maintenant que je l'avais remarqué, je ne pouvais plus m'empêcher de me faire peur pour l'équilibre du truc. Est-ce que tout ne va pas s'effondrer pendant qu'on mange ? Je ne sais pas pourquoi, je n'ai pu éviter de le faire remarquer à Midoriko, comme si elle pouvait y faire quelque chose.

— C'est à se demander si ça ne va pas nous tomber sur la figure, hein ?

Alors elle s'est retournée rapidement pour y jeter un coup d'œil, puis elle a sorti son carnet de son sac banane et a écrit :

J'en sais rien.

Avant de compléter :

Y a rien dessous, pas grave.

Pendant un moment, on a entendu les bruits de mastication et de déglutition, les chocs des assiettes. Toutes les trois le nez en l'air vers la télé. Mais j'étais la seule à voir avec frayeur l'étagère ployer sous le poids du poste. Alors, j'ai essayé du :

— Alors Midoriko, quand Makiko est à son travail, toi tu fais quoi ?

Mes devoirs, télé, dodo, matin.

J'ai brodé :

— C'est vrai que si elle part à huit heures passées et qu'elle rentre vers une heure, ça ne fait que cinq heures à peine, ça passe vite...

Midoriko a confirmé de la tête, et de nouveau, ce ne sont que les bruits de mastication.

C'est alors que Makiko, qui n'a pas encore dit un mot et semblait si concentrée sur la télé, s'immisce au milieu de notre conversation, d'un ton un peu trop gai pour être honnête.

— Moi, quand je rentre, la première chose que je fais, tu sais ce que c'est ? Je regarde son visage endormi.

Elle ne réussit qu'à provoquer une grimace de la part de Midoriko, qui lui lance un regard un court instant, puis, sans un mot, joint les deux pouces à la surface blanche de la brioche et la fend en deux comme pour la retourner. Quand la farce apparaît, elle la trempe dans la petite soucoupe de sauce de soja puis finit de séparer les deux

morceaux, attend un moment, recoupe une deuxième fois les morceaux en deux, les retrempe dans la sauce de soja en les regardant d'un œil morne se teindre en marron. Elle trempe et retrempe et rertrempe les morceaux de brioche dans la sauce de soja. La sauce imbibe de plus en plus la brioche. La brioche devient toute noire.

Et moi, je reste là comme pour voir jusqu'où ça va bien pouvoir s'imbiber.

Makiko s'efforce d'interrompre notre regard sur la brioche. Je regarde le bout de son nez, luisant de gras malgré notre toilette aux bains publics. Sous la lumière blanche du tube fluorescent, les ombres des grumeaux de la peau paraissent plus marquées. Elle fabrique un grand sourire, en élargissant exagérément la bouche :

— Et tu sais, tu sais, tu sais, je la trouve si mignonne quand elle dort ! Parfois, même, je lui fais un bisou ! dit-elle en agitant ses baguettes en l'air devant moi.

Le regard de Midoriko devient dur. Je pense : « Aïe... » mais en fait, je ne sais pas quoi dire. Les yeux de Midoriko deviennent de plus en plus durs et ronds. Une seconde, Makiko change de visage, devient dure elle aussi.

— Et alors, qu'est-ce que c'est ces yeux ? Qu'est-ce que ça veut dire ? dit-elle à voix basse, très calme.

Midoriko détourne les yeux et regarde les murs où sont accrochés les noms des plats. Puis elle écrit sur son carnet :

C'est dégoûtant.

Elle pose son carnet devant nous, puis souligne le mot plusieurs fois, avec tant de hargne que le stylo déchire le papier. Puis elle enfourne l'un après l'autre les morceaux de brioches complètement imbibés de soja. Makiko regarde fixement les mots soulignés de plusieurs traits mais se tait. Moi aussi. Au bout d'un moment, je dis :

— Un peu trop assaisonné, non ?

Mais elle n'écrit rien en réponse à cette question.

Les images colorées s'écoulaient de la télé. Nous avalons le reste des plats sans plus parler.

Bon, aujourd'hui, je vais parler des ovules. Ce que j'ai appris aujourd'hui, c'est qu'un ovule qui reçoit un spermatozoïde devient un œuf fécondé. Un ovule qui ne reçoit rien reste non fécondé. Bon, ça, on le savait déjà, c'est juste de la révision. Mais la fécondation ne se passe pas dans l'utérus, elle se fait dans les trompes de Fallope. Ensuite, s'il y a eu la fécondation, l'œuf descend dans l'utérus et nidifie (mais je n'ai toujours pas compris comment ça se passe ; dans tous les livres et dans tous les dessins, on dirait que l'ovule saute de l'ovaire dans la trompe en forme de petite main. Comment il rentre dans la trompe ? C'est écrit qu'il est expulsé de l'ovaire. Oui mais comment ? Entre l'ovaire et la trompe, c'est vide ? Il n'y a pas quelque chose ? Mystère). Ensuite, c'est incroyable. D'abord, il y a la fécondation, puis, admettons que ce soit une fille, à un moment donné, dans les ovaires de ce bébé fille qui n'est pas encore né (rien que de se dire qu'elle a déjà des ovaires, c'est l'horreur), il y a déjà sept millions de préovules appelés follicules. C'est le moment où il y en a le plus. À partir de là leur nombre diminue, tant et si bien qu'au moment de la naissance, il n'y en a plus qu'un million et il n'y en a jamais de nouveaux. Puis ça diminue encore, et à mon âge environ, quand les règles commencent, il n'y en a plus que trois cent mille. Seule une très petite quantité arrive à maturité et pourra être fécondée, devenir des œufs qui donneront une grossesse et serviront à la multiplication de l'espèce. C'est l'horreur de penser qu'avant même de naître j'avais déjà tout ce qu'il faut pour faire naître des bébés. Et pas qu'un peu ! C'est pas juste écrit dans les livres, ça se passe en ce moment dans mon ventre ! Alors quand je pense à ce truc qui est déjà prêt à naître, j'ai envie de l'exploser et de le réduire en charpie, franchement ! Qu'est-ce que c'est, cette histoire !

Midoriko

De retour à l'appartement, Makiko faisait comme si rien ne s'était passé et s'agitait en tous sens, toujours survoltée. Je me suis mise à

son diapason, je riais fort, je parlais comme un moulin : « Eh oui, figure-toi que cet appartement, c'est des tatamis. Depuis, j'ai mis de la moquette, mais en dessous, ce sont des tatamis ! Et quelle est la première chose à faire quand on emménage dans un appartement avec des tatamis ? Extermination des acariens, bien sûr ! Pour cela, il existe des appareils spéciaux avec des produits. Ça se présente comme une grosse aiguille reliée à un bidon par un tuyau torsadé comme un cordon de téléphone. Tu plantes l'aiguille dans le tatami et tu appuies sur le bouton « Diffusion ». Alors l'anti-poux se diffuse par l'aiguille et s'infiltré à l'intérieur de la paille. Tous les poux, puces et acariens dans le tatami crèvent, et à toi la belle vie sans bestioles ! Sauf que quand tu emménages, c'est toujours un peu la panique, il y a tant de choses à faire en même temps ! Surtout moi, du fait qu'il a fallu que je déménage toute seule : défaire en même temps les cartons, ranger les choses, lessiver les murs... Avec les affaires dans les bras je ne voyais même pas devant mon nez et je devais décider de la disposition des choses directement en les sortant des cartons, tu vois... Je marchais au milieu du bazar en déplaçant les affaires d'un endroit à l'autre, hop, hop, hop, ça à droite, ce truc-là à gauche, non plutôt à droite, je sautais de partout, si bien que l'aiguille que j'avais posée sur le tatami, eh bien, j'y ai marché dessus ! Enfoncée dans le pied jusqu'à la garde ! Surprise ! Mais pas vraiment mal, tu vois, ça ne saignait même pas. Enfin, tant que l'aiguille est restée plantée, ça n'a pas saigné, même si autour, ça a commencé à devenir blanc. Alors je suis restée à regarder. Tiens, qu'est ceci ? Quel est ce truc qui me sort du pied ? C'est amusant... Alors j'ai posé le carton que j'avais dans les mains, j'ai regardé un peu mon pied, et la première chose que j'ai pensée, tu sais ce que c'est ? Et qu'est-ce qui se passerait si j'appuyais maintenant sur le bouton ? C'est idiot, hein ? Je sais. C'est même franchement danger, je sais. J'ai commencé à caresser le bouton avec mon doigt, et je suis restée toute la journée comme ça, à regarder mon dessous de pied avec l'aiguille dedans, avec cette espèce de cordon de téléphone qui me sortait comme un cordon ombilical. Enfin, comme un cordon ombilical ou pas j'en sais rien, j'en ai jamais vu en vrai, mais bon. En tout cas ça me faisait penser à ça. Alors je regardais ce truc, j'étais reliée par la plante du pied, eh bien crois-le ou pas, il ne m'est même

pas venu l'idée de l'enlever ! Même pas mal, tu vois. Je me suis endormie avec. Le lendemain matin, c'était devenu vachement difficile à enlever, mais bon, j'ai tiré dessus, et j'ai repris mon déballage. Tu parles d'un souvenir d'emménagement ! »

Je ne suis pas sûre que Midoriko m'ait écoutée. En tout cas elle n'a rien fait pour me dire d'arrêter non plus. Elle est restée sans rien dire, assise sur les fesses les jambes repliées à côté de ses affaires, avec un carnet sur ses genoux, un plus gros que son carnet de conversation, dans lequel elle gribouillait quelque chose tout serré.

Makiko ponctuait mon récit de « Oh mon Dieu ! Oh, mais c'est dangereux ! » accommodés de grands sourires épanouis. Puis elle a enchaîné sur un autre récit à elle, son aventure ratée avec sa perfusion d'urgence. Des gouttelettes de sueur se sont mises à couler le long de ses tempes. Sous les yeux, elle avait à la fois des taches et des poches. Pour la énième fois de la journée, je me suis prise à penser : « Qu'est-ce qu'elle a maigri, alors... » J'ai cherché la télécommande de la clim que je ne trouvais plus depuis l'avant-veille. Mais comme cet après-midi, j'ai dû me lever pour monter de deux degrés.

Une fois debout, j'ai aperçu ma figure dans le petit miroir sur pied posé sur la commode, et tout en continuant à ponctuer le récit de Makiko de la voix, je me suis approchée pour me regarder. Était-ce à moi, ces coins de bouche tombants ? J'ai appliqué mes mains de chaque côté du menton, j'ai tiré en remontant les joues, j'ai lâché, retendu, relâché, plusieurs fois le même geste. Le souvenir du visage de notre mère m'est revenu.

Tout le monde trouvait notre mère jolie, c'était très facile d'en tirer fierté devant les copines. Malheureusement, nous ne lui ressemblons pas du tout. La marchande de bonbons du quartier nous le disait souvent en riant :

— Si votre maman vous avait faites toute seule, vous auriez eu son visage, au moins... Mais voilà, elle l'a mêlé. Qu'est-ce qu'elle est jolie votre maman...

Combien de fois n'ai-je pas entendu quelqu'un s'extasier devant la beauté de maman... Cela dit, j'ai énormément de mal à me souvenir

concrètement des détails de son visage.

Pour échapper au mien, de visage, je me suis tournée vers Midoriko. Une peau uniforme et lisse, pure, sans la moindre fronce, bien entendu. Les cils fournis, les paupières baissées, vues de ma hauteur, avec des contours parfaitement purs, à un monde de distance de la ligne que moi je trace péniblement à l'eye-liner par-dessus les petites ridules. Fins cheveux noués derrière la tête. Il paraît qu'elle ne permet plus à sa mère de les lui attacher, elle fait elle-même sa queue de cheval, ce qui fait qu'il y a quand même quelques cheveux qui s'échappent. Mais quand même, l'ovale du visage, la blancheur du duvet, l'arc du nez. Je regarde tous ces détails l'un après l'autre, tout chez elle est en conformité exacte avec l'idée que je me fais de la perfection. Le sait-elle ? A-t-elle conscience de sa perfection présente ? Moi aussi j'ai eu son âge un jour, mais de celle que j'ai été alors, il ne reste plus rien nulle part.

Pendant que je la regardais, elle a fermé les yeux. Un sillon se forme entre ses sourcils.

Ses deux mains sont serrées de part et d'autre du carnet ouvert sur ses genoux. Son front tombe le premier sur le papier blanc. Une grimace, et en quelques instants, elle dort.

Je ne parle pas beaucoup à maman. Pas du tout, même. De toute façon, elle, elle passe ses journées à chercher des informations pour son opération. Je fais semblant de ne pas regarder, mais c'est tout de même incroyable, se faire gonfler les seins, ça veut dire avoir une opération pour introduire des sacoches remplies de produit à l'intérieur du corps. Pourquoi elle veut faire ça, à la fin ? Pour son travail ? Je n'arrive pas à le croire. C'est répugnant. Répugnant répugnant répugnant répugnant. Je l'ai vu à la télé, et en photos aussi, c'est une vraie opération, on coupe et on fourre les sacs à l'intérieur. Ça fait mal. Maman ne comprend rien. Elle est nulle trop nulle plus que nulle ! En plus je l'ai entendue, elle a dit qu'elle allait le faire en monitoring. Elle a dit, qu'en monitoring, on a sa photo publiée dans les magazines alors c'est gratuit. C'est pas

complètement trop nul, ça ? Depuis mardi, j'ai mal derrière les yeux, je n'arrive plus à les ouvrir.

Midoriko

Au milieu de la nuit, entre les fesses au niveau du coccyx, j'ai senti quelque chose d'humide. J'ai mis ma main dans ma culotte pour palper et effectivement, c'était gluant au bout des doigts. Même dans le noir, ce qui était clair, c'est que mes règles venaient de commencer. J'ai enjambé le futon de Midoriko qui dormait à ma droite et je suis allée aux toilettes. Quel jour est-on ? J'avais la tête dans le coton. Une dizaine de jours d'avance, à vue de nez. D'ailleurs le mois dernier c'était la même chose et le mois d'avant aussi. Depuis un an environ, ça se décale. Au début, ça me surprenait, mais surtout je me demandais bien pourquoi. Bah, ces derniers temps, j'ai commencé à m'y faire. Mais jusqu'à il y a deux ans et pendant plus de vingt ans, excepté au tout début, c'était vingt-huit jours pile. Pourquoi ça s'est modifié, vraiment, je ne comprends pas.

En parlant de ça, le ventre lourd prémonitoire, les douleurs, tout ça a quasiment disparu aussi. Maintenant ça survient tout soudain, sans prévenir. Je fais pipi en regardant la trace rouge noirâtre sur ma culotte, la tête dans le vague. À moitié endormie, je trouve que ça dure longtemps. J'écoute le bruit et je regarde la tache dans la culotte. Tiens, on dirait la carte du Japon. Osaka est par là. Là, c'est Aomori. Je n'y suis jamais allée mais bon. Oh là là, la tuile... J'ai fait une tache. Qu'est-ce que ça peut être pénible alors... Il va encore falloir que je lave ma culotte. Rien que de devoir préparer la lessive, j'en suis exténuée d'avance. Aller à la salle de bains, mettre la culotte à tremper dans l'eau. Ex-té-nu-ée. J'enlève une jambe, l'autre. C'est vrai ce qu'on dit, que les antibiotiques effacent l'odeur des règles ? J'approche le nez pour voir. Non, décidément, j'en fais une boule, je l'enveloppe dans plusieurs mouchoirs en papier, je la pose par terre à mes pieds. J'en prends d'autres, je les froisse un peu pour que ça bouche bien, et je me cale ça dans l'entrejambe. Je serre les jambes, et je vais dans la cuisine

comme ça avec ma culotte sale, que je jette dans la poubelle « déchets ménagers », tout au fond et qu'on n'en parle plus. Puis je vais jusqu'à la commode, je sors une culotte renforcée spéciale ragnagna, je retourne dans les toilettes, je prends une serviette hygiénique dans la boîte au-dessus de l'étagère, je jette la boule de mouchoirs dans la cuvette des W.- C., j'arrache la protection en plastique, je colle la serviette hygiénique au fond de la culotte et je la passe. La serviette hygiénique, c'est le futon de l'entrejambe. Je vais me remettre dans mon futon à moi, à moitié endormie, la tête vide. Encore combien de fois aurai-je mes règles ? « Et voilà, encore un ovule qui n'aura pas été fécondé », je me dis. Ça m'est venu comme ça, comme une réplique, une bulle de manga. Je la visualise dans le noir, je la vois gonfler. « Qui ? Moi ? Ah, euh... Ah ben non, pas de fécondation. Pas ce mois-ci. Et pas le mois prochain non plus, c'est pas prévu. On n'a pas ça en rayon... » Je réponds vaguement en moi-même. Puis je me vois soulever un énorme crayon rouge plus grand que moi, avec lequel je dois faire des corrections sur une feuille de papier géante, ma conscience s'affaisse sous son poids, visqueuse, et pourtant le renouvellement de la vie continue en silence dans mon corps, faut croire. Ma faible voix se fait de plus en plus faible, de moins en moins audible et finalement je ne vois plus rien du tout.

Depuis quelque temps, quand je regarde quelque chose, j'ai tout de suite mal à la tête. J'ai mal à la tête tout le temps. Parce que je vois trop de choses, peut-être. Ce qui rentre par les yeux doit ressortir. Ça sort par où ? En général, ça sort par les mots ou par les larmes. Mais alors, les gens qui ne peuvent pas parler ou pas pleurer, ça leur reste dans les yeux ? Ça doit s'entasser et gonfler de partout là où c'est relié. Et quand c'est plein, ça empêche de respirer, c'est possible. Et quand ça gonfle trop on ne peut plus ouvrir les yeux, je crois.

Midoriko

J'avais oublié qu'avant de se coucher, Makiko m'avait dit qu'elle

avait rendez-vous avec une connaissance, ce matin. En me réveillant, pendant quelques secondes je me suis demandé où elle était passée. En principe, ma température baisse quand je dors. Une chaleur se concentre uniquement dans la gorge comme une toux qui couve. Je sens quelque chose de lourd derrière les yeux, dans le coton je reste un peu couchée. La mémoire me revient enfin et je me dis : « Ah oui, Makiko est allée voir une amie. Ensuite, elle va directement à son rendez-vous à sa fameuse clinique à Ginza, elle a dit qu'elle serait de retour vers cinq heures ». À côté de moi, Midoriko est déjà réveillée, mais encore couchée. Sur le ventre dans son futon, elle écrit ou dessine quelque chose dans son carnet, le gros, en changeant d'angle, dans une position manifestement inconfortable, toute tordue.

C'est la première fois de sa vie qu'elle va à Ginza, paraît-il. Je lui ai proposé de l'accompagner, puisque c'est congé, mais elle a dit que ce n'était pas la peine, qu'elle se débrouillerait. Il est déjà midi et demi passé, je ne prends jamais de petit-déjeuner et en général à cette heure je suis encore en train de dormir. J'avais complètement oublié que Midoriko doit bien prendre quelque chose le matin, elle. Je lui pose la question. Alors dans son petit carnet elle écrit :

J'ai mangé une tranche de pain de mie tout à l'heure.

— Tu l'as fait griller ?

Elle confirme du menton.

— Tu te sers comme tu veux, d'accord ?

Nouvel acquiescement, puis elle retourne à son carnet.

Aujourd'hui, nous allons encore parler des seins. Je n'en avais pas, et maintenant ils me poussent. Je ne leur ai pourtant rien demandé. Pourquoi ils poussent ? D'où ils sortent ? Pourquoi je ne reste pas comme j'étais ? Il y a des filles qui se les montrent, elles sont très fières de dire qu'ils grossissent, et les garçons font des commentaires. Ils trouvent ça drôle ? C'est moi qui suis bizarre ? Moi ça me répugne d'avoir ma poitrine qui grossit. Ça me répugne pour de vrai. Ça me répugne à fond. Ça me répugne à mort. Et maman, elle, elle dit au téléphone qu'elle veut se les faire gonfler ! Elle parle avec les gens de

sa clinique, alors pour entendre je m'approche sans faire de bruit. « C'est depuis que j'ai eu ma fille, parce que je l'ai allaitée au sein... » Comme d'habitude. Et tous les jours tous les jours tous les jours au téléphone, tous les jours les mêmes bêtises, elle veut se faire opérer pour se fourrer des machins là où avant il y avait du lait pour moi, et refaire sa poitrine comme avant ma naissance. Mais si c'est ça, il ne fallait pas m'avoir ! Toute sa vie aurait été meilleure si elle ne m'avait pas eue. Si personne n'était né il n'y aurait aucun problème. Pas de joie, pas de tristesse, rien du tout dès le départ. Avoir des ovules ou des spermatozoïdes c'est la faute à personne, mais au moins on devrait éviter de les faire se rencontrer.

Midoriko

À l'extérieur, les cigales chantent comme pluie d'orage. Combien en faut-il pour qu'un insecte de cette taille produise un tel vacarme ? Voilà le genre de questions qui m'occupent. Je joue un moment avec les petits cheveux poisseux de sueur derrière mes oreilles, tout en me disant qu'il faudrait bientôt songer à se sortir du futon. Je repousse la couette et je découvre que la tache de sang de la nuit dernière est largement étalée sur le drap. Zut alors, cela faisait des années qu'un désastre pareil ne m'était pas arrivé. Au niveau des fesses, ça a dû traverser jusqu'au futon. Rien que d'imaginer le désastre, tout en décrochant les élastiques du drap-housse, je lâche un bruyant soupir. Je fais une boule et je l'apporte dans la salle de bains.

Le sang des règles durcit si on le lave à l'eau chaude. Il faut laver à l'eau froide. Je ne sais pas grand-chose mais ça, je le sais : le sang, c'est à l'eau froide. Je prends le drap par le milieu pour le laisser tremper avec de la lessive dans une bassine. Midoriko vient voir ce qui se passe. Accroupie, je me retourne sur elle.

— J'ai eu une petite catastrophe cette nuit, alors je lave, j'explique.

Elle ne répond rien et regarde un moment mes mains qui frottent le drap. L'espace exigu de la salle de bains résonne du bruit irritant du drap frotté, et des éclaboussures qui giclent dans la bassine. Elle reste

un moment debout à me regarder faire.

— C'est de l'eau froide. Le sang se lave à l'eau froide, sinon ça ne part pas, dis-je comme si je parlais toute seule, mais en fait pour Midoriko que je sens toujours derrière moi.

Contrôle visuel, puis frottage des deux mains, phalanges contre phalanges. Comme elle ne répond rien, je me retourne, elle hoche le menton pour confirmer qu'elle a bien entendu, puis elle repart dans la chambre. Quand le drap est bien rincé essoré, je le tends à la lumière devant le vasistas pour vérifier s'il ne reste vraiment plus une trace. Puis je prends le tout en boule dans mes bras pour l'emporter sur la terrasse. Devant la porte, Midoriko me présente son carnet de conversation :

Tu vas à la terrasse ?

— Oui, je vais l'étendre, tu veux venir avec moi ?

Elle acquiesce. Nous enfilons rapidement, moi mes sandales, elle ses baskets, puis nous allons jusqu'au bout du couloir prendre l'escalier trop étroit pour monter toutes les deux de front.

De retour, je me dis qu'il faudrait faire quelque chose à manger. Mais le frigo ne contient que des boissons, un poireau, de la sauce à salade en bouteille, et du miso. Dans la porte, des œufs alignés en rang d'oignons, et d'autres encore dans leur boîte de dix sur l'étagère en plastique. Ça me revient, maintenant : j'ai acheté cette boîte la semaine dernière parce que j'avais oublié qu'il m'en restait encore de celle d'avant. De toute façon, ils doivent avoir dépassé la date limite. Je vérifie le label et je vois qu'ils peuvent être consommés jusqu'à demain. Ceux de la boîte aussi. Jusqu'à demain. Mais on n'arrivera jamais à manger tout ça avant demain, c'est sûr ! Je sors la boîte, je la pose sur le bord de l'évier, je me rends compte qu'il faudrait que je prépare une poubelle de déchets ménagers. Je ne sais jamais comment il faut faire avec les œufs pour le tri des ordures, il faut les casser d'abord, ou pas ? Et puis là, une boîte entière, qu'est-ce que je fais ? Je la vide ? Ou je la mets telle quelle ? J'hésite toujours. Finalement, je sors avec Midoriko pour l'emmener manger quelque part du côté de la

gare.

Sur le chemin, nous croisons un groupe de gosses à peu près du même âge qu'elle qui arrivent sur nous en criant et qui nous frôlent dans tous les sens. Midoriko se retourne sur eux, puis écrit sur son carnet :

Ils sont du quartier ?

— Je n'en sais rien, je ne les connais pas, mais depuis le début des vacances, je vois souvent la même bande, tous les soirs ils jouent avec des feux d'artifice devant le sanctuaire shintô du quartier, ils font un de ces raffuts !

Hier soir, je n'ai rien entendu, elle écrit.

Puis :

Quand j'étais petite, j'adorais les feux d'artifice, ça me donnait la chair de poule.

— « Quand tu étais petite » ? Ça ne fait pas si longtemps, alors ! dis-je en riant. Dis, tu sais quoi, Midoriko, et si ce soir on jouait aux feux d'artifice ? D'accord ? D'accord ? Ouais ! Je ne sais plus combien d'années ça fait que je n'y ai plus joué... Et puis je me demande si je peux encore prendre un vrai plaisir à regarder les mignonnettes lumières colorées à mon âge, mais en tout cas, ce soir, c'est feux d'artifice ! D'accord ? D'accord ?

Je répète vingt fois la même chose. Midoriko ne bouge plus et allume une petite lumière de plaisir dans les yeux, mi-ravie, mi-hésitante.

Alors, on va en faire plein !

— Ouais ! D'accord ! D'accord ! Tiens, prends ça et achètes-en autant que tu veux, dis-je en sortant un billet de cinq mille yens de mon portefeuille. Et s'il te reste quelque chose, tu peux t'acheter autre chose aussi. Ou le garder si tu veux.

Midoriko regarde un moment le billet comme si elle ne pouvait en détacher ses yeux, puis écrit dans son carnet :

Merci.

Puis elle regarde dans la lumière le filigrane ovale au centre du

billet et écrit :

La femme sur le billet {4}, elle a une tête d'œuf !

Avant de le plier et de le glisser dans sa poche.

On peut acheter des feux d'artifice variés, ici ?

— Je veux ! Non mais, ho ! C'est Minowa, ici, qu'est-ce que tu crois !

Le soir avant de dormir, maman boit un médicament, je le sais. Un jour j'ai profité qu'elle était sortie, j'ai regardé : c'est du sirop contre la toux. Je l'ai encore vu plein hier, et aujourd'hui il ne reste que la moitié. Elle a bu tout ça en un seul jour ? Elle ne tousse même pas, d'ailleurs. Pourquoi elle a besoin de sirop ? Elle maigrit de plus en plus. L'autre jour, elle m'a raconté qu'elle est tombée de vélo en rentrant de son travail, malgré la nuit. À cause de la nuit, je veux dire. Je me suis retenue de lui demander si elle ne s'était pas fait mal, mais avec mon serment de ne plus parler je ne pouvais rien dire, ça m'a rendue triste. Je voudrais lui demander aussi : Pourquoi tu bois du sirop pour la toux, maman ? Dans un pays des États-Unis, un monsieur a acheté comme cadeau à sa fille de quinze ans une opération d'augmentation mammaire. J'ai entendu cette histoire, mais vraiment qu'est-ce que c'est ça ! Ça me dépasse. Et puis, aux États-Unis aussi, il paraît que la proportion de suicides chez les femmes qui ont eu une opération d'augmentation mammaire est trois fois supérieure à la moyenne. Elle sait ça, maman ? Si elle ne le sait pas, c'est grave ! Si elle le savait, elle changerait peut-être d'idée. Il faudrait que je trouve le temps de lui en parler sérieusement. Est-ce que j'y arriverai ? Est-ce que j'arriverai à lui demander pour de bon ? Pourquoi tu fais ça ? Mais il faut que je lui demande pour de bon, son histoire d'augmentation mammaire. Et tout le reste.

Midoriko

Enfin, Makiko, qui avait annoncé son retour pour cinq

heures, n'était pas là à six, n'était toujours pas là à sept, et ne répondait même pas sur son portable qui me renvoyait directement sur son répondeur. Bien sûr, j'ai laissé un message : « Makiko, on s'inquiète, passe-nous un coup de fil, au moins... »

Nos échanges avec Midoriko étaient assez répétitifs :

— Elle est en retard... je disais.

Hochement du menton de Midoriko.

— Il commence à se faire tard...

Hochement du menton.

Et ainsi de suite.

Entre-temps, j'avais préparé la pochette plastique scellée bourrée de feux d'artifice variés et un seau d'eau. Pour dîner, j'envisageais de retourner au chinois d'hier dès que Makiko serait de retour.

Mais à huit heures passées, puis à neuf...

Je sais qu'elle ne connaît pas bien Tokyo, mais tout de même, elle n'a pas oublié le nom de la gare, ce n'est pas possible... Et de la gare, c'est tout droit, il n'y a pas plus simple... Et puis, si elle avait oublié la gare ou le chemin pour venir, il lui suffirait de passer un coup de fil. À moins que la batterie de son téléphone ne soit à plat ? Mais non, on vend des chargeurs n'importe où, elle pourrait le recharger dans le premier magasin venu. Non, ça ne peut pas être ça. C'est plutôt qu'elle est bloquée au téléphone ou par quelque chose. C'est sans doute ça. Là, effectivement, il n'y a rien à faire. Attendons encore un peu...

— Je commence tout de même à avoir un peu faim, pas toi ? Si on mangeait sans elle ?

Midoriko écrit dans son petit carnet :

Maman n'a pas la clé.

— Ah oui, c'est vrai... Mais on pourrait lui mettre un message sur la porte.

Je n'ai pas encore trop faim, je peux attendre.

Alors on l'attend sur des charbons ardents.

Elle a peut-être pris le train dans le mauvais sens et s'est retrouvée

à perpète. *Ça arrive*, me montre Midoriko sur son carnet, pendant que nous sommes devant la télé côte à côte histoire de faire quelque chose.

Car nous ne parlons pas, mais nous sentons bien que ce n'est pas un silence normal. Un silence qui fait trop de bruit plutôt, un silence qui chatouille les oreilles, un silence comique, si on veut. Nous nous retournons au moindre petit bruit derrière la porte ou dans l'escalier en nous écriant : « Ah, la voilà ! » Nous sursautons à tout bout de champ. À tout hasard nous avons baissé le volume de la télé. Sans aller jusqu'à la couper, tout de même. On zappe de plus en plus vite, je vérifie toutes les minutes mon portable : rien, pas d'appel reçu, pas de message.

— Dis, on n'a rien mangé depuis midi, tu ne veux pas que je fasse des *râmen* ¹⁵¹ instantanés ? Il n'y a rien d'autre de toute façon. Ou alors, si j'en faisais un et qu'on le partageait ?

Mais Midoriko se contente de hocher vaguement la tête sans dire ni oui ni non. Soudain, elle se tourne brusquement vers moi, ce qui me fait sursauter par réaction, et écrit quelques mots à toute vitesse.

Son opération a raté et elle est encore à la clinique.

Affolée, le visage défait, elle me montre ses mots comme s'il s'agissait de quelque chose de très très difficile à dire.

— Ben dis donc, ne fais pas des mouvements brusques comme ça, tu m'as fait peur !

C'est vrai que j'ai eu peur, quoi !

Mais elle ne relève même pas et referme son carnet en le roulant dans ses mains.

—... Bah non, quand même pas, ce n'était pas prévu pour aujourd'hui son opération. Quand même pas, non...

Elle rouvre son carnet et écrit d'un trait :

Ça coûte cher pour venir à Tokyo, alors s'il y avait de la place aujourd'hui à la clinique et qu'on lui a proposé de le faire de suite, je suis sûre qu'elle a accepté.

Puis, le visage soudain marqué par l'angoisse :

Je suis sûre qu'ils l'ont gardée à la clinique. Téléphone-leur, s'il te

plaît !

— Hein ? Mais... mais... Elle s'appelle comment déjà, cette clinique, c'est où ? À... à Ginza je crois...

À Ginza, oui, c'est ça... Et après ? Il n'y a rien de plus précis que le mot « Ginza » dans ma tête. C'est une clinique de bonne réputation, oui, qui a les moyens d'investir dans du papier de luxe pour sa brochure, oui. Quelques petits bouts d'informations totalement inutiles en l'occurrence volettent dans ma mémoire.

— Ah, au fait, Midoriko, tu le connais peut-être, toi, le nom de la clinique ?

Mais elle secoue la tête sur le côté sans prononcer un mot. Je reste moi aussi un moment à me taire pour essayer d'attraper un souvenir. Peine perdue, la seule chose qui vient, c'est la couleur de la brochure, son aspect extérieur et l'image de la main de Makiko caressant le papier. Le silence s'étant encore épaissi d'une couche, j'ouvre les yeux le plus positivement possible pour dire :

— Mais non, quand même ce n'est pas possible, elle est allée à une consultation, on ne fait pas une opération le jour même comme cela, quand même pas, c'est pas possible...

Midoriko réplique à toute vitesse :

Accident. Enlèvement.

Son écriture et son visage ne laissent pas de place au doute : elle est au comble de l'angoisse. Alors, j'éclate de rire :

— Naaan, alors là, t'inquiète pas ! J'ai un *jinx* pour ça : il suffit que je prévoie quelque chose pour que ça ne se produise pas ! De toute ma vie je peux te dire que ça n'a jamais raté : ce que j'imagine ne se réalise jamais. L'exemple parfait, pour ça, c'est les tremblements de terre. Bien sûr, il y en a, on a eu le tremblement de terre, mais je suis persuadée qu'il a choisi le seul moment où personne dans le monde entier n'y pensait, parce que de toute façon c'est toujours comme ça, ils profitent du seul moment où personne n'y pense pour arriver.

Alors si en ce moment ça ne tremble pas, c'est parce que quelqu'un pense aux tremblements de terre ?

— Évidemment ! Au moins nous deux ! On est en train de penser aux tremblements de terre, donc ça n'arrive pas...

Elle réfléchit un moment avant d'écrire :

Le jour du tremblement de terre, comment tu peux savoir si personne n'y a pensé ? Tu ne peux pas demander à tout le monde pour vérifier !

— Ouais... C'est sûr, on ne peut pas demander à tout le monde donc finalement on ne peut pas savoir, c'est pour ça que chacune est libre de croire ou pas à son *jinx*. C'est pas beau, ça ?

Midoriko semble un moment plongée dans d'intenses réflexions.

Mais alors, ça ne sert à rien de se dire je voudrais devenir ça ou ça, ou je voudrais que les choses soient comme ci ou comme ça. Les rêves ne se réalisent jamais, alors !

Ouh là là, pointue la petite... Défaussons-nous :

— Bah oui, évidemment, vu sous cet angle-là, alors...

Pendant ce temps, elle m'écrit une nouvelle question :

Qu'est-ce que c'est un jinx ?

— Un jinx ? Eh bien, euh... Tu veux que j'aille chercher ?

Et comme je me lève, Midoriko sursaute et s'accroche à mon tee-shirt, d'un geste si brusque que j'en sursaute aussi.

— Quoi ? Mais non, je ne vais nulle part, tu m'as fait peur ! Je vais chercher... le dictionnaire, bien sûr !

Sur quoi je cours en quelques pas jusque dans la cuisine, je sors du tiroir mon dictionnaire électronique, je reviens, je tape « jinx », ça me donne : « JINX (de l'anglais *Jinx* : Fait de croire qu'une certaine fatalité est liée à un événement. Originellement : signe de mauvais présage. »

Je lui montre l'écran.

— Voilà.

Midoriko s'approche et lit, très concentrée.

C'est dangereux, alors ?

Et fatalité, c'est quoi ?

Cette fois, on obtient une réponse tellement longue qu'il faut faire défiler l'écran pour tout lire. « FATALITÉ (*in'en* : [boudd.] coproduction conditionnée) : Ensemble des causes internes (*in*) et externes (*en*) qui donnent naissance aux phénomènes. Ensemble des liens qui déterminent l'apparition et la disparition des choses et des phénomènes. Également, le fait pour les choses et les phénomènes de naître et de disparaître. Présage. »

Quand elle a fini de lire, elle écrit dans son carnet :

Je n'ai rien compris. Mais ça a l'air compliqué.

Après un moment à pianoter sur le dictionnaire électronique, elle lève la tête comme sur le coup d'une grande découverte, et écrit, bouche ouverte :

Alors quand on cherche des mots à la chaîne, on finit par faire tout le tour du dictionnaire ?

Elle me le montre, avant d'ajouter :

Il y a tout tout tout, dedans ? Tous les sens ?

— Ma foi, on peut dire ça comme ça, oui...

Midoriko est comme fascinée devant les groupes de caractères sur l'écran, puis écrit, l'air très sérieux :

Alors, un mot qu'on ne peut pas expliquer par d'autres mots, ça n'existe pas ?

Personnellement, je ne vois rien de très mystérieux là-dedans.

— Bah, ne t'emballe pas. Regarde : le caractère pour écrire « lien », il ressemble au caractère « vert » de ton nom « Midoriko », pas vrai [6](#) ? Alors maintenant on va chercher « lien », pour voir. Voilà. Maintenant, regarde, le mot suivant c'est quoi, « haine » ? Regarde. Regarde-moi ces caractères comme ils sont moches, horribles. Berk ! D'ailleurs, c'est pour ça que « Haïr = détester. » Mot dérivé : « haineux », comme dans l'expression : « un crime haineux ». À partir de là on va chercher, euh... par exemple « meurtre »... Quand un assassin tue quelqu'un, l'angle que fait le couteau dans sa main indique le degré de « préméditation ». C'est la loi. D'ailleurs, je connais quelqu'un qui... Bah, puisqu'on y est, on va chercher un mot

encore plus horrible, tu vas voir, quelque chose qui fait vraiment peur...

Nos têtes se touchent presque, front contre front, au-dessus du dictionnaire électronique. Et comme l'écran à cristaux liquides n'a pas de fonction de rétro-éclairage, nous sommes là à jouer à modifier l'angle de la lumière en contrôlant notre respiration pour pouvoir lire. Tout à coup, grand coup dans la porte. Nous nous payons notre plus gros sursaut de la soirée. Dans l'embrasure, se détachant sur la lumière du couloir parce que la lumière est éteinte dans la cuisine : Makiko. Mais en fait, le néon du couloir est si faible que ça lui fait juste une silhouette grise, à vrai dire.

Bien que sa figure ne soit pas très distincte, il n'y a aucune place au doute : elle a bu.

— C'est moi ! Je suis rentrée ! lance-t-elle en essayant de se déchausser.

Ce qui m'étonne, vu qu'elle a déjà ôté ses chaussures. Mais elle danse sur un pied comme si elle cherchait à se débarrasser d'autre chose. Qu'est-ce qu'elle fabrique ?

— Mais tu les as déjà enlevées tes chaussures, tu ne vois pas ?

— Ça me gratte, répond-elle en pénétrant dans la pièce.

— On s'inquiétait, quoi... Tu ne réponds même pas au téléphone. En plus...

— Le téléphone... l'a pu de piles, dit-elle en laissant choir son sac sur la moquette. Pfou là là là là là fait-elle en s'effondrant tête la première sur le lit.

— Mais où étais-tu, enfin ?...

— Je suis allée voir le père de Midoriko ! répond-elle tournée vers moi, mais les yeux fermés et riant à moitié.

Son maquillage est tombé par plaques, son mascara mélangé avec la sueur grasse s'est comme décomposé et fait des grumeaux.

— Tu... tu devrais aller te rafraîchir la figure, peut-être..., dis-je par réflexe.

Alors elle ouvre de grands yeux :

— La figure, on s'en fout...

Et elle commence à chanter à une hauteur de ton invraisemblable une chanson que j'ai peut-être déjà entendue, un truc du genre : « Tu m'avais apporté un gâteau sur la balançoire, les nuages ressemblaient à des animaux, tu m'avais fait pleurer de rire mais tu es partiii, où es-tuuu aujourd'huiiii...

Midoriko la regarde, le dictionnaire électronique toujours à la main. Moi aussi, je l'écoute sans rien dire. Au début, elle se contentait de chanter, mais elle s'est prise au jeu, manifestement. Jusqu'à mettre le vibrato sur les finales. Puis elle se retourne sur le lit et plonge le visage entre les deux oreillers. Quelques instants plus tard, on perçoit une sorte de sifflement nasal. Midoriko et moi restons un bon moment muettes. Attends... Nous n'avons tout de même pas rêvé... Nous avons bien entendu des mots qui ne sont pas rien quand même, si ? Alors comme ça, après dix ans de séparation, elle vient de revoir son mari ? Enfin son ex-mari, disons. Enfin le père de sa fille, quoi... Donc elle est allée le voir, elle a bien bu et se sent un peu pompette, c'est ça ? Enfin, moi, c'est comme ça que je vois les choses. Mais puisqu'elle n'a pas l'air de vouloir en dire plus...

— Bah, enfin... Bon, si tu allais prendre une douche ? On a acheté des feux d'artifice, figure-toi. Alors, comme vous repartez demain, avec Midoriko, on se disait...

Toujours sur le ventre, Makiko fait un signe de tête pour faire comprendre qu'elle écoute. Au bout de ses jambes étendues, son gros orteil dépasse de ses bas troués et laisse voir ses pieds desséchés, son talon strié de grosses crevasses, ses mollets comme des bâtons, sans chair aucune, comme un ventre de poisson sec.

Midoriko, qui était restée un moment à la regarder, a emporté le dictionnaire électronique dans la cuisine, l'a remis dans le tiroir et fait couler de l'eau au robinet de l'évier sans allumer la lumière. Chuintement de l'eau mêlée de bulles qui sort du robinet. Bruit blanc du jet qui tombe dans l'évier en inox. Bruit creux du tourbillon qui s'écoule par le siphon. Trois bruits. Comment Makiko et Midoriko

parlent-elles du père de Midoriko, entre elles ? Quel est le statu quo à ce sujet ? Je n'en sais absolument rien, elles ne me l'ont jamais dit. Quand nous habitons ensemble, cela avait toujours été le sujet à éviter. Aurais-je su quelque chose que ce n'était de toute façon pas à moi d'en parler, et tout en ruminant ces pensées je suis allée trouver Midoriko qui regardait fixement l'évier. J'ouvre le frigo, qui ne contient rien de plus que tout à l'heure. Je prends la première chose qui me vient sous la main, la bouteille de sauce de salade, et je la vide dans l'évier. Sur l'étiquette, c'est marqué « Vinaigrette goût français », mais de toute façon je n'ai aucun souvenir du goût que ça pouvait avoir. C'est juste une sorte de liquide épais et blanc qui forme de petites billes liquides de temps en temps. Je la vide entièrement en dessinant des ronds au-dessus de l'évier. Midoriko regarde le liquide couler. Ou ne regarde rien, possiblement. Elle diminue le jet et regarde le faible filet d'eau se mêler au liquide blanc avant de s'engouffrer dans le siphon. Je vois aussi le poignet et le bras frêle de Midoriko grâce à la lueur en provenance de la chambre. Plus personne ne dit mot et je me dis, voilà, c'est pour ça que je suis nulle.

Il y a un bruit dans la chambre. C'est Makiko qui s'est levée. Elle marche en faisant un bruit sourd bom bom bom sur le sol, elle s'approche, se retient au pilier entre la chambre et la cuisine. Puis elle s'adresse à Midoriko. Sur un ton d'ivrogne qui cherche querelle. Quand j'habitais avec elles, je ne l'avais pour ainsi dire jamais vu soûle. Cela lui arrivait-il fréquemment ces derniers temps ? Mais à quoi cela peut-il bien servir que je me pose une telle question en un tel moment ?

— Dis donc, toi ! Si tu me parles plus, moi je suis su su su supposée faire quoi, hein ? Alors, dis ? Tu crois peut-être que tu es née toute seule, hein ! Tu peux bien faire celle qui ne dépend de personne pour vivre, va...

Pas vraiment le genre de tirade qu'on entend dans les séries télé de l'après-midi, si je ne m'abuse...

— Hé, Midoriko ! Moi ça va ! Moi c'est bon...

Qu'est-ce qui va ? Qu'est-ce qui est bon ? J'ai du mal à saisir ce

qu'elle veut dire. Midoriko ne répond rien et continue à laisser couler l'eau dans l'évier en lui tournant le dos. Là, j'ai pensé, la pauvre. Quelle dérision... Le malentendu devait être franchement pénible pour elle.

Avec les doigts, elle fait glisser la sauce qui restait dans l'évier vers le trou, ça fait des sillons blancs sur l'inox. Le courant les efface petit à petit. Nous restons à regarder, Midoriko et moi. Comme celle-ci ne lui répond pas, Makiko s'approche encore, juste derrière elle. Midoriko détourne la tête.

— Je le sais, tu ne m'écoutes même pas, tu me prends pour une imbécile, eh bien vas-y, c'est ça, prends-moi pour une imbécile, continue Makiko en essayant de la contourner, pour l'obliger à la regarder de face.

Midoriko se détourne encore. Mais Makiko continue.

— Si tu ne parles pas, si tu ne parles pas... Avec ton... avec ton carnet, là, si tu as quelque chose à dire, vas-y ! Eh bien dis-le, avec ton fameux carnet, là, jusqu'à ma mort, jusqu'à ta mort à toi aussi si tu veux !

Ouh là, ça va faire un bout de temps, alors...

— Jusqu'à quand ça va durer, à la fin ? Moi... Moi...

Elle agrippe Midoriko par le coude. Celle-ci se dégage d'un geste brusque et sa main heurte Makiko au visage. Son doigt a dû lui entrer dans l'œil, car Makiko pousse un cri, et semble ne plus pouvoir ouvrir les yeux un moment et des larmes lui coulent, et coulent, et coulent.

Makiko appuie sur son œil avec la paume de la main, puis avec le bout du majeur, lâche, cligne des paupières sans réussir à les ouvrir. De ses yeux maintenant bien rouges, des larmes épaisses comme de la soupe s'écoulent et inondent ses joues. Midoriko, lèvres mordues, la regarde d'un air un peu douloureux, mais ne prononce toujours pas un mot.

Ah, les pauvres ! Ni l'une ni l'autre ne savent plus quoi dire maintenant ! Et moi, je les regarde à court de mots, moi aussi ! Qu'est-ce que je pourrais dire ? À part peut-être quelque chose comme : « qu'est-ce qu'il fait sombre dans cette cuisine », ou : « ça sent les poubelles ». C'est vraiment tout ce qui me vient à l'esprit, les yeux fixés

sur les lèvres serrées de Midoriko. Et en même temps, quelque part dans ma tête je ne peux m'empêcher de me dire que la situation a quelque chose de totalement ridicule, qu'en définitive tout cela n'a pas la moindre importance. Alors : clic ! J'allume. La lumière du néon révèle la cuisine dans tous ses recoins, Makiko plisse ses yeux rouges, aveuglée l'espace d'une seconde, pendant que Midoriko, les mains à plat le long de ses cuisses, lui fait face et la regarde, à hauteur du cou, sans la défier dans les yeux. Et soudain, elle crie à sa mère qui se trouve à côté d'elle :

— Maman !

Juste comme ça se prononce : « Maman ». Mais c'est la première fois que j'entends le son de sa voix et je me retourne en sursaut.

— Maman ! dit une seconde fois Midoriko à sa mère juste à côté d'elle et très distinctement.

Makiko, surprise elle aussi, regarde Midoriko, qui est si tendue que son corps tremble et semble prêt à voler en morceaux au moindre contact, que son nez vibre à chaque respiration.

— Maman ! Dis la vérité, pour une fois ! Dis la vérité ! dit-elle enfin, avec ses dernières gouttes de force dans sa voix. Dis la vérité, maman !

Et c'est vraiment le maximum qu'elle parvient à dire, yeux baissés, car toutes les forces de son corps sont à peine suffisantes pour la faire tenir debout.

Makiko a perçu la tension. Elle laisse un instant de vide, puis elle éclate d'un rire surfait à la face de sa fille :

— Ha ah ah ah... Ha ha ah ah ! Ah aha ha ha... La quoi ? Non mais hé, ho ! La vérité ? C'est... C'est quoi ces histoires ?

Puis elle me prend à témoin en riant encore, un rire forcé, trop fort :

— Tu as entendu ça ? Tu parles d'une surprise ! La vérité ? Quelle vérité ? Tu peux me traduire ça, dis ?

Là, je lui donnerais plutôt tort, quand même. Elle avait tort d'essayer de maquiller par le rire sa surprise, son angoisse et ses reproches aussi. Au milieu de ce rire, yeux baissés, Midoriko ne disait

plus rien. Je voyais ses épaules se soulever à grandes saccades, je m'attendais à ce qu'elle éclate en pleurs, mais soudain, elle a relevé la tête, elle a expiré un grand coup, elle a ouvert d'un geste net le couvercle de la boîte d'œufs que j'avais posée sur le côté de l'évier pour les mettre à la poubelle, elle a pris un œuf dans sa main droite et a levé la main. Aïe, elle va le lancer ! j'ai pensé. Et juste à ce moment-là un flot de larmes a jailli de ses yeux, un vrai jet d'eau, et elle s'est écrasé l'œuf sur sa tête à elle. Ça a fait un craquement atroce et le jaune a explosé de partout. Elle s'est martelée la tête avec ces morceaux d'œuf et à chaque coup elle appelait Maman ! Maman ! Maman !

Mousse d'œuf dans ses doigts et dans ses cheveux. Bouts de coquilles plantés dans ses cheveux, jaune d'œuf qui coule jusque dans ses oreilles. Elle s'en badigeonne le front du plat de la main, l'étale, et secouée de pleurs prend un deuxième œuf en main.

— Pourquoi ? dit-elle dans un souffle, pourquoi tu veux te faire opérer, maman ?

Elle se casse le deuxième œuf sur la tête, le blanc et le jaune coulent sur son front comme pour la recouvrir, se mêlent aux larmes. Elle ne fait rien pour l'essuyer, elle ne s'en préoccupe pas. Elle prend un troisième œuf.

— À quoi ça sert de te faire refaire la... la poitrine ? Pou... Pourquoi tu veux souffrir ? Qu'est-ce que tu y gagneras ? Qu'est-ce que tu veux, en vrai ? Peut-être que tu as perdu ta poitrine parce que tu m'as eue, mais quoi ? C'est comme ça, quoi ! Pourquoi tu veux souffrir pour...

La morve, le jaune d'œuf, le blanc glaireux et les larmes lui couvrent le visage. Elle se casse le troisième œuf sur la tête.

— Moi, je m'inquiète pour toi, mais, je ne sais pas. Comment dire. Moi. Tu es importante pour moi, mais, je ne veux pas devenir comme toi. Non, c'est pas ça... Je voudrais vite gagner de l'argent.

Elle renifle.

— Pour pouvoir te le donner. Oui. J'ai peur, il y a plein de choses que je ne comprends pas, j'ai mal aux yeux, ça me fait mal aux yeux, j'ai tout le temps mal aux yeux, j'ai mal aux yeux tout le temps, maman ! Et je ne veux pas ! Je ne veux pas ! Ça me dégoûte de

grandir ! Mais il faut que je grandisse. Vite ! J'ai mal ! J'ai mal ! J'aurais mieux fait de ne pas naître, alors ! Si on n'était pas nées il n'y aurait rien de tout ça !

Et en pleurant et criant, cette fois elle en prend un dans chaque main et se les casse d'un seul coup sur la tête. Les coquilles explosent de partout, tout autour, ça lui coule jusque dans le col de son tee-shirt, et le blanc sur son visage lui fait un masque de glaire et le jaune coule sur le côté comme une plaque jaune, par endroits collée. Midoriko, encore debout, se met à pleurer d'une voix énorme, la plus grande voix que j'aie jamais entendue de toutes les voix que je connais. Makiko a tout regardé sans bouger, comme sous le choc. Elle crie :

— Midoriko !

Elle essaye de la saisir par son épaule pleine d'œuf écrasé, mais Midoriko se dégage. Alors sa main suspendue en l'air, elle reste un moment à la regarder pleurer, puis elle prend à son tour un œuf dans la boîte et se le frappe de toutes ses forces sur la tête. Mais elle a peut-être frappé avec le bout pointu, car l'œuf lui échappe sans se casser et se met à rouler par terre, Makiko se précipite à sa poursuite et dès que l'œuf est immobilisé, elle se frappe le front par terre sur l'œuf. Front contre terre elle tourne et elle malaxe l'œuf avec la tête. Elle se relève, elle retourne près de Midoriko, le visage couvert de jaune d'œuf et de bouts de coquille. Puis elle se casse un autre œuf sur la tête. La glaire éclabousse de partout. Midoriko la regarde faire, les yeux écarquillés, se met à pleurer encore plus fort, se casse un autre œuf sur la tête. Le contenu glisse sur la glaire des précédents et tombe directement par terre. La coquille aussi. Makiko, un œuf dans chaque main, se les casse une-deux, gauche-droite, puis, le visage couvert d'œuf, se tourne vers moi et me demande :

— Il n'y en a plus ?

— Euh... Si... Dans le frigo... Mais, bon...

Alors elle ouvre le frigo, sort les œufs et se les casse les uns après les autres sur le crâne. Elles ont maintenant toutes les deux la tête toute blanche. Petit bruit de coquille écrasée sous un pied de Makiko. Énorme bruit de respiration saccadée de Midoriko. Makiko demande

d'une voix très calme :

— Quelle vérité, Midoriko ? C'est quoi la vérité que tu veux savoir ?

Midoriko secoue la tête mais ne trouve pas les mots, les grumeaux d'œuf s'effondrent le long de ses cheveux, le long de son front, et restent figés sur sa figure, parce qu'ils doivent commencer à durcir. Finalement, en pressant ses dernières gouttes d'énergie elle arrive à hoqueter :

— La vé... vérité.

La voilà de nouveau secouée d'une quinte de sanglots. Makiko la regarde, puis secoue la tête et dit à voix basse.

— Midoriko... La vérité... la vérité, bien sûr tout le monde croit que ça existe, tout le monde est sûr, sûr et certain qu'il y a une vérité pour tout... Tout le monde. Mais tu sais, Midoriko, la vérité, ben parfois il n'y en a pas. Parfois, il n'y a pas de vérité du tout.

Elle a encore ajouté quelque chose, mais sa voix était trop faible et cassée, je n'ai pas saisi ce qu'elle a dit. Midoriko, elle, a levé la tête :

— Non, ce n'est pas ça. Ce n'est pas ça... Mais il y a tant... il y a tant de... il y a tant de...

Trois fois elle répète le même bout de phrase, puis elle s'effondre, et là, accroupie comme pour vomir sur le sol de la cuisine, elle pleure d'un seul long long cri. Makiko a sorti un mouchoir rouge de la poche de derrière de son pantalon et a commencé à essuyer par petits coups répétés le crâne plein d'œuf de Midoriko, avec sa main elle a commencé à démêler ses cheveux, à essayer de les passer derrière ses oreilles, ça a duré un long moment, sans parler, et elle lui caressait le dos.

Quand maman a dit que pour les vacances d'été on irait chez Natsu en août, puisqu'elle peut prendre quelques jours après les vacances d'Obon, cela m'a fait assez plaisir. Parce que c'est la première fois que j'irai à Tokyo. Non, ça m'a fait énormément plaisir. Ce sera la première fois que je prendrai le Shinkansen aussi, et ça fait tellement longtemps que je n'ai pas vu Natsu. Je suis trop contente de

la voir.

Midoriko

La nuit dernière, maman a parlé en dormant, ça m'a réveillée. Je me suis demandé si elle allait dire un truc drôle, mais elle a crié très fort : « Une bière, je vous prie ! » D'abord j'ai été surprise, puis ça m'a fait pleurer. Je n'ai pas pu me rendormir jusqu'au matin. Voir quelqu'un souffrir, ça fait mal, même si c'est quelqu'un d'autre. On voudrait que ça s'arrête. Pauvre maman. Oui, pauvre maman, depuis tout le temps.

Midoriko

Une fois que Makiko et Midoriko ont été endormies, j'ai discrètement ouvert le sac à dos de Midoriko, j'ai pris son carnet, le gros, et je suis allée le lire à la lumière de l'évier de la cuisine. Dans le carnet, à part des phrases, il y avait aussi des quantités de petits carrés dessinés. À part ça, il était à moitié vierge. Dans la lumière du néon, quand je me concentrais, je voyais les mots vibrer. Est-ce que ça vient de mes yeux ou des mots ? Ou juste la lumière, peut-être ? Je n'en sais rien, mais j'ai tout lu, lentement. Ça m'a pris quinze minutes. Puis je l'ai relu encore une fois depuis le début. Puis je l'ai remis dans le sac à dos.

Enfin, nous n'avons pas utilisé les feux d'artifice. Midoriko et Makiko sont reparties le lendemain matin. Pendant le petit-déjeuner, je leur ai bien proposé de rester encore un jour, mais Makiko a dit qu'elle travaillait ce soir-là donc de toute façon c'était impossible. Elle a demandé à Midoriko :

— Tu veux rester encore quelques jours ? On peut faire ça, c'est possible !

Mais Midoriko a répondu qu'elle voulait rentrer avec elle. J'ai

attendu qu'elles aient fini de préparer leurs affaires. Ça a pris du temps avant que Midoriko réussisse à attacher ses cheveux. Je lui ai proposé de demander à Makiko de les lui attacher, mais elle a dit qu'elle voulait réussir à le faire toute seule. Puis nous sommes parties à pied, dans la même blancheur généralisée et la même chaleur que le jour de leur arrivée, moi portant le sac de Makiko, Midoriko portant son propre sac à dos. Nous avons fendu la foule et tous les bruits, et nous avons pris le train qui nous a balancées toutes ensemble du même mouvement jusqu'à la gare de Tokyo.

Makiko s'était fait le même maquillage épais qu'à l'aller. Pour éviter la gênante cérémonie des adieux sur le quai du Shinkansen, nous avons attendu l'heure devant les guichets.

— Mais oui, bien sûr ! Du lait de soja, voilà ! je me suis écriée. Voilà ce qu'il te faut, Makiko ! Il faut boire du lait de soja.

— Mais je n'ai jamais bu ça, moi..., elle a dit.

— Pourquoi du lait de soja ? a demandé Midoriko.

— Parce que c'est plein de bonnes choses pour plein de trucs, j'ai expliqué. Surtout pour les femmes. On en trouve partout maintenant, vous pourriez prendre l'habitude d'en boire tous les jours, toutes les deux.

Puis, comme il restait encore du temps, on s'est baladées dans la galerie marchande, je leur ai proposé d'en profiter, si elles avaient des cadeaux à acheter. Midoriko a secoué la tête en disant qu'elle n'avait besoin de rien.

— Bon ben tu t'achèteras quelque chose avec ça, j'ai dit en sortant un billet de cinq mille yens de mon portefeuille.

Midoriko m'a regardée avec surprise.

— Tu m'as déjà donné cinq mille yens hier...

— Eh bien celui-là, c'est... un porte-bonheur, disons. Tu peux le dépenser, ou tu peux le garder. Et puis comme on n'a pas utilisé les feux d'artifice que tu as achetés hier, je te les garderai à l'abri de l'humidité et on les utilisera l'année prochaine. Et de toute façon, rien ne nous oblige à les utiliser seulement l'été. L'hiver aussi on peut faire

des feux d'artifice. Ou le printemps. La prochaine fois qu'on se voit, quoi. On peut faire des feux d'artifice quand on veut ! j'ai dit en riant.

Midoriko aussi s'est mise à rire.

— Alors je préfère en plein hiver quand il fera bien froid !

Puis, comme il ne restait plus que dix minutes avant l'heure du départ, la mère et la fille ont passé le guichet et se sont dirigées vers le quai. Midoriko s'est retournée une quantité de fois pour me faire coucou avec la main. Au bout du couloir elle a disparu dans la foule, mais elle est revenue en arrière pour me refaire coucou encore une fois, alors j'ai continué à agiter la main même après qu'elle a disparu pour de bon.

À mon retour à la maison, j'ai ressenti une irrésistible envie de dormir. Tout à l'heure dans la rue, je transpirais tellement que je ne pensais qu'à prendre une douche. C'était insupportable. Mais avec la clim, la sueur a séché en un clin d'œil. Je ne comptais m'allonger qu'un moment mais j'ai dormi quatre heures.

En fin de compte, Makiko se fera-t-elle opérer ou pas ? Elle n'a pas été claire, et pareil pour le père de Midoriko, elle n'a pas dit si elle avait réussi à le voir ou pas. Pareil pour tout le reste. Qu'est-ce qu'elle était venue faire, en définitive ? Elle n'a rien dit. Je revois surtout les visages pleins d'œuf de Makiko et Midoriko, et Makiko à quatre pattes en train d'essuyer par terre. J'aurais peut-être dû l'aider. J'y pense seulement maintenant, dans le brouillard tremblotant de ma conscience. Mais le temps de ramasser mes images et mes émotions, je me suis rendormie.

Je me suis réveillée à cause du froid. Un froid parfaitement stationnaire. J'avais les épaules frigorifiées. J'ai regardé le thermomètre, il faisait vingt et un. J'ai immédiatement coupé la clim. À peine le ronflement du compresseur s'est-il éteint que la moiteur était de nouveau là. Il faisait encore jour dehors et on entendait les cris des enfants. Je suis allée dans la salle de bains, je me suis déshabillée. J'ai décollé la serviette hygiénique de ma culotte, je l'ai regardée un long moment. Elle n'était presque pas tachée. Je l'ai enveloppée dans

des mouchoirs en papier et j'en ai préparé une autre, de façon à pouvoir l'enfiler tout de suite, je l'ai posée sur la serviette de bain, puis je suis entrée dans la cabine et j'ai pris une douche chaude. L'eau chaude a jailli brutalement des trous de la douchette, comme un parapluie qui s'ouvre d'un seul coup. Mes orteils glacés picotaient sous l'eau chaude, j'ai été secouée d'un frisson dans les épaules, une grosse chair de poule a couvert mes bras et mes cuisses.

Le miroir devant moi est traité antibuée, je peux toujours me voir. Je m'étire, j'étire la peau de mon menton, je me tiens bien droite, je n'ai qu'à bouger un tout petit peu pour me réfléchir entièrement dans la glace, sauf la figure. Je me regarde. Au milieu : une paire de seins. Ils ne sont pas bien différents de ceux de Makiko, à peine un peu plus gonflés, avec des mamelons bruns, ils font une drôle de tête, ils pleurent ou ils rient ? Des fesses rondes et molles, le cul bas, une protection de graisse tout autour du nombril, des vergetures comme un tourbillon sur les flancs. La lumière du soir qui entre par le vasistas et celle du néon s'entrecroisent avec légèreté dans la vapeur d'eau. Je me regarde : d'où ça vient, tout ça ? Où ça va ? Aucune idée. Mon corps est là à flotter, coupé par le cadre du miroir, indistinctement, éternellement là.

Photographie de couverture :
© Ahn Sun M

ACTES SUD

ISBN 978-2-330-00240-4

DEP. LEG. : FEV. 2012 13,50 € TTC France
www.actes-sud.fr
782330

{1} Bistrot populaire traditionnel, où la cuisine a essentiellement pour fonction d'accompagner la boisson. (*Toutes les notes sont du traducteur.*)

{2} Poisson-globe. Une licence spécifique est obligatoire pour préparer le vrai fugu, dont le foie et les gonades sont mortels.

{3} L'école primaire dure six ans, le collège trois ans. Midoriko est en sixième année d'école primaire, elle doit donc avoir onze ans.

{4} Ichiyô Higuchi (1872-1896) romancière de l'époque Meiji (*Qui est le plus grand ?*, éditions P. Picquier, 1996) Natsu Higuchi de son vrai nom.

{5} Nouilles chinoises en soupe.

{6} Tous les élèves des grandes classes du primaire savent que les deux caractères *En* (« lien, relation ») et *Midori* (« vert »), malgré une certaine ressemblance visuelle qui peut les faire prendre l'un pour l'autre, n'ont aucun rapport, ni de sens, ni étymologique.